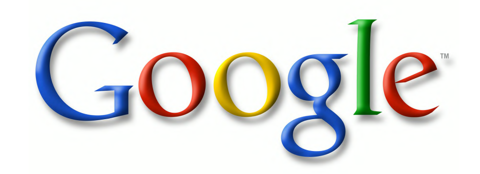
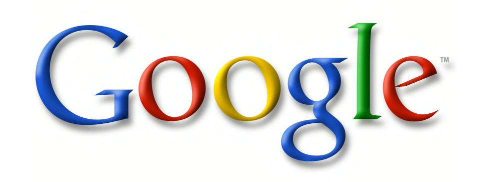
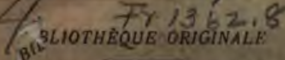





INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE
RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY



BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE

CORRESPONDANCE INTIME

DE

L'ARMÉE D'ÉGYPTE

Interceptée par la croisière anglaise

INTRODUCTION ET NOTES

par

LORÉDAN LARCHEY

FRONTISPICE A L'EAU-FORTE DE ULM

PARIS

CHEZ RENÉ PINCEBOURDE

RUE RICHELIEU, 78

CORRESPONDANCE INTIME

DE

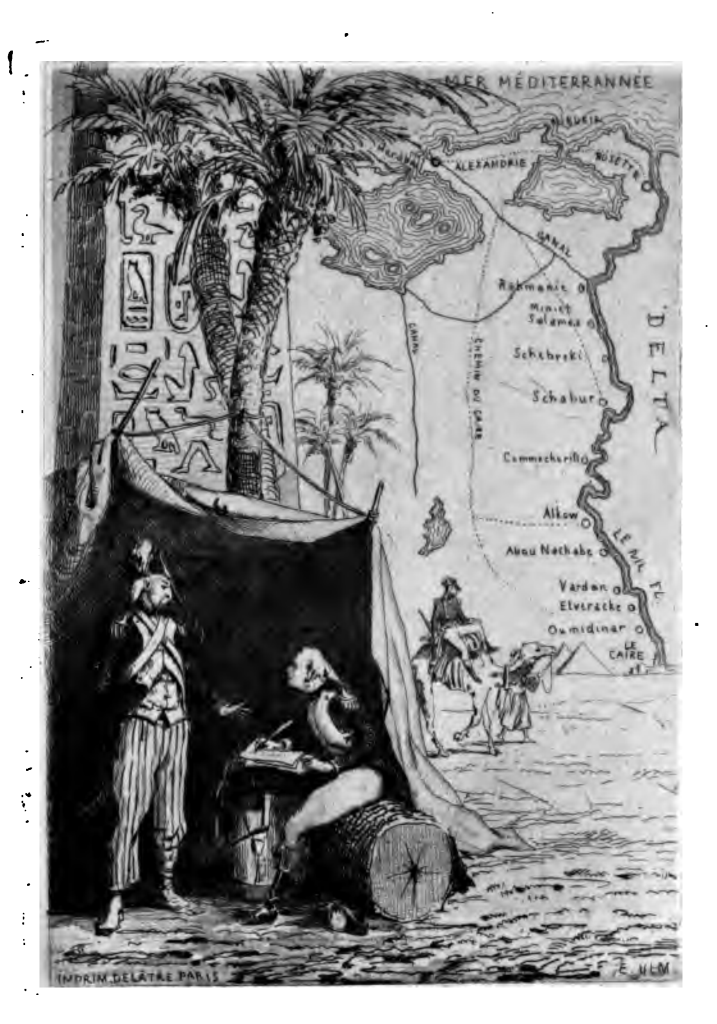
L'ARMÉE D'ÉGYPTE

Interceptée par la croisière anglaise

TIRAGE A PETIT NOMBRE :

2	exemplaires sur	peau de vélin.	fr.
15	»	papier de Chine. . . .	10
15	»	» chamois	6

Chacun de ces exemplaires contient trois épreuves différentes de l'*eau-forte*, et est numéroté.


MER MÉDITERRANNÉE
ALEXANDRIE
ROSETTE
CANAL
Rahmanie
Miniet Salamea
Schabreki
Schabur
Cammecherill
Alkow
Abou Nathabe
Vardan
Elverache
Oumidinar
LE CAIRE
CANAL
CHEMIN DU CAIRE
DELTA
LE NIL FL.
IMPRIM. DELÂTRE PARIS
E. ULM

BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE

CORRESPONDANCE INTIME DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE

INTERCEPTÉE PAR LA CROISIÈRE ANGLAISE

INTRODUCTION ET NOTES

par

LORÉDAN LARCHEY

Frontispice à l'eau-forte de Ulm



PARIS

CHEZ RENÉ PINCEBOURDE, ÉDITEUR

A LA LIBRAIRIE RICHELIEU

RUE RICHELIEU, 78

—

MDCCCLXVI

INTRODUCTION

Caractère particulier de cette correspondance. — Sa première publication. — Sa valeur historique et morale.

Ce qui m'a séduit et ce qui séduira, j'ose l'espérer, dans la publication de cette correspondance intime, c'est l'occasion singulière, unique, d'étudier pour ainsi dire sur le vif les impressions d'une armée en campagne.

Pour la faire naître, cette occasion, pour faire passer sous les yeux des profanes cet ensemble de lettres confidentielles, il a fallu un concours de circonstances exceptionnelles : une armée complétement isolée de la mère patrie, une flotte dispersée, une croisière ennemie des plus rigoureuses, et, on ne saurait trop le répéter, un ministère aussi peu délicat que le ministère anglais. En livrant de semblables

documents à la publicité, le cabinet de Pitt se faisait peu d'honneur.

Mais laissons parler ici l'éditeur sous l'enseigne (1) duquel s'abrita, en cette circonstance, la chancellerie de S. M. Britannique; cette introduction ne saurait avoir un meilleur exorde :

« La correspondance dont les lettres sui-
« vantes font partie a été interceptée à diffé-
« rentes époques par les vaisseaux de guerre
« turcs et anglais. Elle consiste en lettres offi-
« cielles et privées, dont le contenu peut-être,
« comme celui de mille autres qui sont en di-
« vers temps tombées dans nos croisières, seroit
« resté secret pour le public, si les Français,
« d'abord en assignant un motif mensonger à
« cette fameuse expédition, puis en répandant
« à leur avantage les récits les plus absurdes et
« les plus extravagants, n'avoient mis le gou-

(1) *Copies des lettres originales de l'armée du général Bonaparte en Égypte, interceptées par la flotte sous le commandement de l'amiral lord Nelson.* London, printed for J. Wright, opposite old Band-Street Piccadilly, 1799.

Cet ouvrage a paru en deux parties, dont la première a été réimprimée à Paris et à Milan. On ne le rencontre néanmoins que fort difficilement.

« vernement dans la nécessité de détromper
« l'Europe, tremblante encore au bruit de ce
« conte oriental, en prouvant, d'après leurs
« propres papiers officiels, que ce qui a pour
« principe la fraude et la perversité doit avoir
« pour résultat la misère et le désespoir.

« La publicité une fois décidée, il a été ques-
« tion de faire dans la volumineuse correspon-
« dance ès mains du gouvernement un choix
« qui, sans satisfaire une oisive curiosité ou le
« goût du scandale et de l'intrigue, ne laissât
« pourtant rien à désirer sur la situation réelle
« de l'armée française en Egypte, sur ses vues
« et ses succès, son état de misère et de mé-
« contentement. On a donc supprimé ce qui ne
« rempliroit pas un de ces objets; toutes les
« lettres particulières, à moins qu'elles n'eus-
« sent un rapport direct avec l'objet qu'on se
« proposoit, ont été écartées; et même celles
« de Buonaparte, si indécemment défigurées et
« commentées par les nobles champions du
« parti de l'opposition, sans être absolument
« particulières, ont été mises de côté comme
« ne contenant rien d'essentiellement intéres-
« sant pour le public. Nous nous flattons de
« n'avoir rien admis qui puisse faire rougir nos
« lecteurs pour nous et pour eux-mêmes. »

Malgré les airs pudiques, le ton d'aisance,

affectés par l'auteur de cette protestation hâtive, on y démêle aisément et la conscience de son indélicatesse et les inquiétudes réelles causées par l'expédition d'Egypte. Tout en la qualifiant de folie, nos ennemis en ressentaient un véritable effroi. Leurs nouvellistes avaient tant de fois annoncé la mort de Bonaparte et la destruction de son armée qu'on commençait à se défier de bonnes nouvelles toujours démenties par la suite des faits. Puis, en quelques années, on avait dû assister à la réussite de tant de choses réputées insensées, impossibles!

D'autres passages trahissent les concessions que les auteurs de cette inconvenante publication étaient forcés de faire au parti de Fox, à ceux qu'ils appellent « les champions de l'opposition » et qui n'étaient en cette circonstance que les champions de la dignité nationale.

La vérité est que tous les Anglais loyaux avaient protesté au nom des convenances. Ils avaient été informés à temps. Ils savaient les éditeurs de cette correspondance disposés à la donner entière, à en dévoiler tous les détails intimes, à en imprimer toutes les indiscrétions, fussent-elles compromettantes pour l'honneur des familles. On avait déjà fait courir certains

passages des lettres du général en chef et d'Eugènie de Beauharnais, et il y avait eu révolte dans l'esprit public. Le *Morning Chronicle* avait dit nettement que de pareils commérages étaient au-dessous d'une grande nation.

De là, les réserves doucereuses et les protestations hypocrites du rédacteur de l'introduc tion anglaise.

La haine que cet homme voue à la France en fait d'ailleurs le plus absurde pamphlétaire. On ne saurait le juger sur les quelques lignes que nous venons de donner : le style obligé de la préface lui commande plus de généralités que de personnalités.

Mais sa rage et son envie éclatent dans les notes dont il crible toutes les lettres de nos troupiers. On se battait alors beaucoup trop pour se piquer d'écrire. Aujourd'hui, beaucoup de simples fusiliers savent mieux tourner une lettre que certains officiers de nos bataillons républicains. Aussi, avec quelle joie notre rédacteur se pose en aristarque vis-à-vis de tous ces guerriers ! Avec quelles délices il les gourmande, les condamnant tour à tour au nom de la morale, du style, de l'orthographe, de la géographie et de l'archéologie ! Avec quelle joie triomphante il déclare que le *jargon des Fran-*

çais est encore plus révoltant que leurs atrocités!

Ne parlez pas à ce terrible polémiste de cette campagne d'Egypte. Ce n'est pas une expédition sérieuse, c'est une *farce*, à laquelle a présidé *un plan systématique de pillage et de corruption*.

Nos soldats sont de *robustes mendiants*, des aventuriers crédules et rapaces, redoutables au Directoire, avec qui le Bonaparte s'est entendu pour les *faire enterrer* en Egypte et pour *engraisser les vautours du grand Caire*.

Quant aux membres de ce prétendu Institut d'Egypte, ce sont gens qui *se donnent à eux-mêmes le titre de savants*. Mais si ces êtres *sans pudeur* et subjugués par la crainte publient jamais une relation de l'expédition, soyez sûr que la crainte leur fera pallier tous les crimes et dissimuler tous les malheurs mérités de leurs compatriotes.

La profonde naïveté de toutes ces injures offre du reste un mérite : — celui de garantir la fidélité des textes. Car on s'évertue tant pour incriminer les mots les plus inoffensifs, qu'il n'y a pas eu évidemment altération dans la reproduction de ces lettres. Si on avait laissé à notre rédacteur la licence d'y faire les moindres interpolations, sa verve les eût facilement élevées à la

hauteur des plus noires compositions d'Anne Radcliffe. — C'était un modèle en vogue alors, tout à sa portée et tout à sa convenance. — Et en voyant avec quelle libéralité le critique anglais parle de nos « plans pervers, » de nos « cruautés, » de nos « rapines, » de nos « *hordes altérées de sang*, » de nos « desseins conçus par le crime, » de nos « projets sanguinaires » et de ces « aventuriers téméraires, licencieux, turbulents et avares dont la cruauté inouïe est le fléau de l'Egypte après avoir été celui de l'Italie, » on sent qu'il trouve les lettres encore trop pâles à son gré. Mais sa francophobie n'est point calmée pour si peu; bien au contraire!

Ainsi, lorsque Jaubert (V. page 15) décrit le pêle-mêle pittoresque que produisait le contraste des costumes et des équipements égyptiens avec les nôtres, lorsqu'il y trouve, au point de vue artistique, une vivante image de la révolution qui va changer la face de l'Egypte, notre *francophobe* fronce le sourcil, et il écrit :

« Ce tableau donne une idée assez juste de « l'esprit *turbulent* de cette nation. Au dehors, « au dedans, ce sont toujours les mêmes vues, « les mêmes espérances. Dans toutes les « nuances bigarrées que le hasard peut leur « présenter, ils découvrent la destruction des

« empires ; et lors même qu'il ne s'agit que « d'hommes et de chameaux mêlés confusé- « ment, ce désordre fortuit est à leurs yeux « l'indice infaillible de révolutions pro- « chaines. »

Je viens de faire vibrer la corde grave. Voyons maintenant la corde prophétique. Voici comment le francophobe pronostique la fin du bandit, de l'avide pirate, de l'hypocrite Cartouche nommé Buonaparte :

« Nous avouons de bonne foi que nous « n'avons pas assez de stoïcisme pour nous re- « fuser la satisfaction d'en jouir d'avance, l'E- « gypte est le dernier pays auquel Buonaparte « insultera, le dernier qui recevra de lui le « don dérisoire et funeste de ce qu'il nomme « par moquerie *la Liberté*.

« Ici se termine sa carrière d'impiété, de « mensonge, de pillage et de désolation :

« The sun sets on his fortunes red and bloody,
« And everlasting night begins to close him. »

« Le soleil se lève rouge et sanglant sur « ses destinées, et déjà une éternelle nuit « l'enveloppe de ses ombres. »

Si Savary écrit à Donzelot : « Pour Dieu ! du vin, de l'eau-de-vie et du rhum !... »

Le francophobe note aussitôt :

C'est bien là le langage de l'anxiété.

Si un de ces savants *vagabonds* de l'expédition parle de la maladie de son cheval, de son pauvre *Milord*...,

Le francophobe dit gravement :

« Le nom donné à ce cheval me fait présumer qu'il est anglais, et ce n'est pas une plaisanterie bien spirituelle... »

Mais il est temps d'arrêter là cette incroyable revue. Elle peut dès à présent donner une idée des remarques faites par M. d'Yvernois sur une Correspondance qu'il qualifie par ces seuls mots :

LES CRIMES DES FRANÇAIS RACONTÉS PAR EUX-MÊMES.

Car il s'appelait d'Yvernois, cet amusant personnage. Il était Suisse d'origine et commis à la chancellerie. On lui conféra le titre de baronnet ; — il ne l'avait certes pas volé.

Le bruit fait autour de cette correspondance engagea le Directoire à la faire publier à son tour d'après le texte dû aux Anglais. Le parti était bon. Seulement, on eut le tort d'adjoindre aux notes ridicules du baronnet des contre-

notes signées Simon qui avaient le tort d'être écrites en la même encre. Simon s'évertue à rendre gros mot pour gros mot, il crie à son tour : « Assassins ! forbans ! mobs ! grenouilles de la Tamise ! mercenaires armés pour défendre les vils monarques ! gagistes écrivant au coin d'un feu de charbon de terre ! » — au lieu de faire imprimer en grosses capitales les sottises imaginées à Londres, ce qui eût suffi pour les faire tomber sous le mépris public.

Je fais grâce au lecteur d'un résumé de la campagne d'Égypte. Son histoire étonnante est connue, et c'est précisément sa célébrité qui doit faire le piquant de notre publication. On se plaît en effet à étudier sous un jour nouveau, inattendu, les événements sur lesquels de nombreuses relations ont déjà multiplié les notions premières. De l'ensemble, on descend plus volontiers aux détails, et la connaissance de ceux-ci aide à se rendre un compte plus exact de celui-là.

Ainsi doit-il en être de cette correspondance intime.

Parlerai-je maintenant de la valeur historique de ces lettres ? Elle me semble médiocre pour tout ce qui regarde les questions de chiffres, enflés ou diminués au gré du caractère de

chaque correspondant (1). Mais elle est réelle, incontestable, pour tout ce qui regarde les petits détails constituant ce que j'appellerai la physiologie de l'expédition.

Au point de vue philosophique, elle présente à l'observateur un sujet d'études multipliées. Le courage réfléchi, la forfanterie, la confiance aveugle, le dénigrement systématique, la sottise, la tendresse et la naïveté s'y trahissent tour à tour en quelques lignes caractéristiques. C'est le genre humain vu en raccourci avec la plus sûre des lunettes.

Au moment où j'achève ces douze pages un critique méticuleux me pose cette question :

« Croyez-vous que les Anglais aient publié cette correspondance intégralement?

— Non certes ! ils ont choisi évidemment ce qui pouvait le plus nuire dans l'esprit public à l'expédition d'Égypte.

(1) Une preuve curieuse de ces variations nous est fournie par la comparaison des chiffres de la perte des mamelouks aux Pyramides, qui sont successivement portés à *sept* ou *huit cents* (p. 27); *mille* ou *treize cents* (p. 51 et 83); *deux mille* (p. 101); *trois mille* (p. 74 et 118); plus de *trois mille* (p. 32); plus de *quatre mille* (p. 61).

— Mais alors, ne pourra-t-on pas, jusqu'à un certain degré, vous adresser le même reproche ?

— Je ne le crains pas, car rien ne prouve mieux la gloire de nos armes que la mise en évidence des moyens qu'on employa pour l'étouffer. Puis, à un autre point de vue, la mauvaise humeur même que fait éclater individuellement l'armée double encore la grandeur des résultats qu'elle atteint. — On y sent grandir le type de ces grognards qui ne tarderont pas à promener leur colère sur tous les champs de bataille de l'Europe. »

LORÉDAN LARCHEY.

CORRESPONDANCE INTIME

DE

L'ARMÉE D'ÉGYPTE

Interceptée par la croisière anglaise

Au citoyen JOSEPH BUONAPARTE, *député au Conseil des Cinq-Cents, rue des Saints-Pères, n°* 1219, *fauxbourg Germain, à Paris.*

Alexandrie, le 18 messidor an VI.

Nous sommes en cette ville depuis le 14, mon cher frère; elle a été prise d'assaut : je vais vous détailler nos opérations, non en commentateur, mais telles que j'ai pu les suivre.

Le 13, à la pointe du jour, nous découvrîmes les côtes d'Afrique, que l'avant-garde avoit signalées la veille; bientôt nous fûmes à la hauteur des îles des Arabes, à

deux lieues d'Alexandrie, et la frégate *la Junon*, qui avoit été expédiée pour amener le consul de France de cette ville, nous joignit.

Celui-ci nous apprit qu'une escadre anglaise de 14 vaisseaux de ligne, dont deux à trois ponts, avoit passé à vue d'Alexandrie, y avoit envoyé des lettres pour le consul anglais, et avoit appris la prise de Malte aux négociants. Elle a fait ensuite route sur Alexandrette, comptant sans doute que nous y avions été débarquer pour nous rendre aux Indes par Bassora. Cette escadre avoit été en effet signalée par *la Justice* après notre départ de Malte: elle a eu la gaucherie de ne pas nous trouver. Les Anglais doivent être furieux. Il faut être extrêmement hardi et heureux pour traverser une escadre nombreuse avec des forces moindres, un convoi de quatre cents petits bâtiments, et enlever en chemin une place telle que Malte, moitié par force et moitié par négociation.

Jusqu'à présent j'ai cru que la fortune pouvoit abandonner mon frère; aujour-

d'hui je crois qu'il réussira toujours, si les troupes gardent un peu de l'esprit national qui les anime si bien.

Les mamelouks savoient depuis trois semaines, par des bâtiments de commerce expédiés de Marseille, les détails de notre embarquement. Voyant paroître les Anglais, ils crurent que c'étoit notre flotte; de manière que lorsque nous parûmes réellement le 13, ils étoient prêts à nous recevoir. La mer étoit grosse ce jour-là, les marins ne vouloient point que le débarquement eût lieu. Les vaisseaux mouillèrent à deux lieues au large. La journée se passa en préparatifs; et enfin, à onze heures du soir, nous débarquâmes sur de petits canots avec une mer et un vent très-orageux.

Nous marchâmes toute la nuit avec deux mille hommes d'infanterie; et le lendemain, à la pointe du jour, nous investîmes Alexandrie, après avoir chassé différents détachements de cavalerie. Les ennemis se défendoient courageusement; l'artillerie qu'ils avoient sur les tours et les murailles

étoit mal servie, mais leur mousqueterie étoit très-bonne. Ces gens-là ne savent pas broncher: ils donnent ou reçoivent la mort sur leurs ennemis. Cependant la première enceinte, c'est-à-dire celle de la ville des Arabes, fut enlevée. Bientôt après, la seconde, malgré les feux des maisons. Les forts qui sont de l'autre côté de la ville, sur les bords de la mer, furent investis, et le soir capitulèrent.

Depuis le 14, on est occupé au débarquement des troupes, de l'artillerie et des effets. Le général Desaix est sur le Nil, à Demenhour. Les autres devoient le suivre.

Le lieu du débarquement est à deux lieues d'ici, à la tour de Marabout, où sont les îles des Arabes. Les deux premiers jours, il y eut beaucoup de traîneurs, que la cavalerie mamelouk et arabe harcela; je crois que nous avons perdu 100 tués et autant de blessés. Les généraux Kléber, Menou et Lescalle ont été blessés.

Je vous envoie la proclamation aux habitants du pays, et trois autres à l'armée. Elle a fait un effet merveilleux : les Ara-

bes bédouins, ennemis des mamelouks, et qui sont, à proprement parler, des voleurs intrépides, dès qu'ils l'eurent reçue, nous ont rendu une trentaine de prisonniers et se sont offerts pour combattre avec nous les mamelouks. On les a très-bien traités. Ce sont des gens invincibles, habitans des déserts brûlants, montés sur les chevaux les plus légers du monde, et extrêmement braves. Ils habitent, avec leurs femmes et leurs enfants, des camps volants qui changent toutes les nuits. Ce sont des sauvages horribles; cependant ils connoissent l'or et l'argent : il en faut bien peu pour causer leur admiration. Ils aiment l'or, mon cher frère; ils passent leur vie à l'arracher aux Européens qui tombent en leurs mains, et pourquoi faire? pour continuer ce genre de vie et l'apprendre à leurs enfants. Oh! Jean-Jacques, que ne peut-il voir ces hommes, qu'il appelle « les hommes de la nature! » Il frémiroit de honte et de surprise d'avoir pu les admirer.

Adieu, mon cher frère; donnez-moi de vos nouvelles. J'ai souffert beaucoup dans

la traversée ; ce climat-ci m'accable, il nous changera tous. Quand nous reviendrons, on nous reconnoîtra de loin. Je suis un peu malade, et obligé de rester ici quelques jours. Tout le monde part demain. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. Rappelez-moi au souvenir de Julie, Caroline, etc., et au législateur Lucien. Son voyage avec nous lui eût été fort utile ; nous voyons plus en deux jours que les voyageurs ordinaires en deux ans.

Il y a ici de remarquable la colonne de Pompée, les obélisques de Cléopâtre, le lieu où étoient ses bains, beaucoup de ruines, un temple souterrain, des catacombes, quelques mosquées et quelques églises ; mais ce qui l'est plus que tout cela, ce sont le caractère et les mœurs des habitants. Ils sont d'un sang-froid étonnant. Rien ne les émeut ; la mort est pour eux ce qu'est le voyage d'Amérique pour les Anglais.

Leur extérieur est imposant : nos physionomies les plus caractérisées sont des mines d'enfants en comparaison des leurs ;

elles ont plus que nous une variété étonnante. Les femmes surtout, couvertes d'un drap dont elles s'enveloppent et se couvrent la tête jusqu'au sourcil; un linge (pour les femmes du peuple) leur couvre le visage depuis le front, ne laissant que les ouvertures des yeux, de manière que, pour peu que le linge soit flétri, elles font peur.

Leurs forts et leur artillerie sont d'un ridicule achevé; ils n'ont point de serrures, point de croisées. Enfin ils sont dans l'aveuglement des premiers temps.

Oh! combien de misanthropes seroient convertis, si le hasard les jetoit au milieu des déserts de l'Arabie!

Adieu, mon cher frère; tout à vous.

J. C. BONAPARTE.

P. S. Je vous prie, mon cher frère, de faire donner de mes nouvelles à la citoyenne Coupry, ma vieille et ancienne hôtesse, rue Saint-Honoré, n° 27, près le passage des Feuillans; lui dire que je n'ai

pas eu le temps de lui écrire, et que je me rappelle à son souvenir.

JAUBERT *à son frère.*

Au mouillage d'Aboukir, le 20 messidor an VI.

Nous voici, mon cher Jaubert, sur les côtes de l'Égypte ; nos braves ont entamé son territoire, et tout nous promet qu'avant peu de temps, au despotisme imprévoyant des mamelouks, et à l'apathie des Égyptiens, auront succédé un gouvernement créateur et une émulation jusqu'à présent inconnue parmi les habitants.

Nous sommes maîtres d'Alexandrie : nos troupes ont occupé en passant Aboukir, ont pris Rosette, et ont conséquemment en leur pouvoir une des principales bouches du Nil. Je suppose que tu as sous les yeux la carte et le Voyage de Savary, ou de quelqu'autre.

Le 13 messidor, à six heures du matin,

nous étions à six lieues d'Alexandrie. La frégate *la Junon* eut ordre d'aller à l'entrée du port remettre au consul français une lettre ostensible, mais avec mission expresse d'emmener le consul et tous les Français qui se trouveroient dans la ville. Tout y étoit en combustion : depuis deux mois on parloit de la descente des Français ; on s'y étoit mis en défense *à la manière des Turcs*.

L'apparition qui avoit eu lieu le 10 d'une escadre de 14 vaisseaux, que le gouverneur d'Alexandrie s'obstinoit à regarder comme français, avoit redoublé les alarmes de la ville et rendu de plus en plus critique la position des habitants français. Le consul obtint cependant trois heures pour se rendre à bord de *la Junon* ; cette frégate l'amena sur *l'Orient*. On sentit la nécessité d'agir promptement, soit pour arracher Alexandrie aux Anglais, soit pour mettre notre escadre à couvert d'un combat qui eût été très-inégal dans le désordre d'un premier mouillage sur un fond inconnu.

La flotte anglaise a joué de malheur ; elle nous a manqué sous la Sardaigne ; elle a manqué ensuite le convoi de Civita-Vecchia, composé de 57 bâtiments, et portant 7,000 hommes d'Italie. Elle n'est arrivée devant Malte que cinq jours après que nous avons quitté cette île ; elle est arrivée devant Alexandrie deux jours trop tôt pour nous y rencontrer. Il est à présumer qu'elle est montée jusqu'à Alexandrette, croyant que c'est là que doit s'opérer le débarquement pour la conquête de l'Inde. Nous la verrons enfin ; mais nous sommes mouillés de manière à tenir tête à une flotte double de la nôtre.

Telle a été pourtant la position critique où nous nous sommes trouvés le 13 au matin, que, quelque prompt que fût le débarquement, nous pouvions être surpris par les Anglais au milieu de l'opération. Aussi, dès quatre heures du soir, le général en chef étoit-il sur une galère avec son état-major, environné des canots et chaloupes des bâtiments qui avoient envoyé des détachements pour la descente.

Le 14 au matin, le débarquement s'est opéré sur le fort appelé *le Marabou*, à deux lieues à l'ouest d'Alexandrie. Point de résistance! pas un canon au Marabou! La troupe s'achemine par pelotons vers la ville; les traîneurs ou ceux qui s'écartent sont attaqués par des partis d'Arabes et de quelques mamelouks qui voltigent çà et là. Il y a des combats particuliers où nous perdons quelques hommes. Arrivés à la ville, nos braves éprouvent de la résistance. Des canons de 3 et 4 (et nous n'en avions pas encore), des carabines, des pierres, tout annonce la résolution de se défendre. Le général Kléber est blessé à la tête; le général Menou, en plusieurs endroits. Mais à onze heures nous étions maîtres d'Alexandrie, et les tirailleurs qui se défendoient par les fenêtres étoient ou cachés ou tués. Les mamelouks et une grande quantité d'Arabes s'étoient réfugiés dans le désert. Restoit une partie des habitants, fort étonnés qu'on ne leur coupât pas le cou, et lisant avec extase la proclamation que le général en chef avoit fait imprimer en

arabe, et que vous lirez sûrement dans les papiers publics.

Cette proclamation a donné lieu à deux singularités remarquables. La veille, nous avions pris quelques Turcs et Arabes que nous avions retenus à bord : il s'agissoit de calmer leur imagination, et d'en faire des apôtres. Ce fut un prêtre maronite de Damas (*chrétien comme nous*) qui fut chargé de les leur lire, et d'y faire un petit commentaire. Quand vous verrez la proclamation, vous jugerez comme ce rôle lui alloit.

Le jour de la descente, le contre-amiral turc, qui étoit dans le port d'Alexandrie avec la caravelle (gros vaisseau du Grand-Seigneur) destinée à percevoir les tributs de l'armée, envoya à bord de *l'Orient* le capitaine de pavillon avec un présent de *deux moutons*, pour s'informer des projets de l'armée navale. On lui donna à lire la proclamation : il s'en excusa sur ce qu'il ne savoit pas lire l'arabe; on y suppléa. Chaque passage qui traitoit de l'insolence des mamelouks le faisoit bondir de joie. Il

demanda des proclamations pour les répandre, et assura que le contre-amiral qui représentoit le Grand-Seigneur donneroit à chacun l'ordre de bien accueillir les Français; enfin il se retira très-satisfait, après avoir pris le café et mangé la confiture. La caravelle est encore dans le port avec son pavillon de commandement.

Le 16, je descendis à Alexandrie avec l'amiral : ce qui avoit resté d'habitants, ainsi que les Arabes de la campagne, me parurent assez bien remis de leur frayeur, et assez confiants. On voyoit dans le bazar (marché) des moutons, des pigeons, du tabac à fumer, et surtout force barbiers, qui mettent la tête du patient entre leurs genoux, et qui semblent plutôt prêts à la décoller qu'à lui faire sa toilette. Ils ont cependant la main fort légère. Je vis aussi quelques femmes; elles sont affublées de longs vêtements qui cachent absolument leurs formes, et qui ne laissent découverts que les yeux, à peu près comme les habillements des pénitents de nos provinces méridionales.

Cette ville, où l'on dit qu'il reste 10,000 habitants, n'a de l'ancienne Alexandrie que le nom, encore les Arabes l'appellent-ils *Scanderia*. Les traces de son enceinte annoncent qu'elle étoit fort grande et qu'elle a bien pu contenir les 300,000 ames que les historiens lui donnent. Mais le despotisme, l'abrutissement qui l'a suivi, et enfin la découverte du cap de Bonne-Espérance, l'ont successivement réduite à l'état misérable où on la voit.

C'est un amas de ruines où l'on voit telle maison bâtie de boue et de paille, adossée à des tronçons de colonnes de granit. Les rues n'y sont pas pavées : l'image de la destruction ressort bien davantage à la vue de deux monuments qui seuls ont traversé intacts les siècles qui ont tout dévoré autour d'eux. C'est la colonne de Pompée, et qui a été élevée par Sévère; je ne l'ai vue qu'à une certaine distance, mais j'ai vu de près et mesuré de l'œil l'obélisque appelé l'aiguille de Cléopâtre; il est d'une seule pierre de granit très-bien conservée : il m'a paru avoir

72 pieds de hauteur, 7 à sa base, et 4 vers le sommet; il est surchargé d'hiérogly-phes sur ses quatre faces. On voit cà et là quelques dattiers, arbres tristes qui ressemblent assez de loin au pin dont la tige a été dépouillée jusque vers le sommet.

Tel est l'abord de cette terre dont l'intérieur est si fertile, et qui, sous un gouvernement éclairé, peut voir renaître les siècles d'Alexandrie et des Ptolémées.

Arrivés au quartier général à l'extrémité de la ville, nous y trouvâmes un mouvement, un air de vie qui y étoit inconnu depuis longtemps, des troupes qui débarquoient, d'autres qui se mettoient en marche pour traverser le désert vers Rosette. Les généraux, les soldats, les Turcs, les Arabes, les chameaux, tout cela formoit des contrastes qui peignoient au naturel la révolution qui alloit changer la face de ce pays.

Au milieu de cette confusion, paroissoit le général en chef, réglant la marche des troupes, la police de la ville, les précau-

tions sanétaires contre la peste, traçant de nouvelles fortifications, coordonnant les mouvements de l'armée navale avec ceux de l'armée de terre, dépêchant avec des Arabes soumis des proclamations aux tribus épouvantées. Un grand exemple frappa dans ce moment : un militaire fut amené qui avoit enlevé un poignard à un Arabe paisible; le fait vérifié en un instant, le militaire fut fusillé sur la place.

Aussi, dès le lendemain, une tribu entière de trois mille Arabes envoya-t-elle au général en chef des députés qui jurèrent avec lui, *sous peine de l'enfer*, amitié entre les deux nations. Ils ramenèrent des prisonniers, parmi lesquels il se trouva une femme ; ils l'avoient battue. Cette tribu veut fournir des soldats tout armés, d'autres imiteront sûrement leur exemple. Guerre aux mamelouks ! paix aux Arabes ! tel sera le cri qui grossira nos armées, et qui balaiera devant nous les oppresseurs de cette partie du monde.

Je suis forcé de finir, le bâtiment part.

Je n'ai pas relu pour voir si on a fidèlement copié. Suppléez-y. Adieu.

JAUBERT.

Lettre de JAUBERT *au général* BRUIX.

(*Pour vous seul.*)

En rade d'Aboukir, le 21 messidor.

Je vous rends un compte administratif par ma lettre de ce jour, mon cher Bruix; je dépose ma circonspection ordonnatrice pour vous parler de notre position dans ce pays. Il n'y aura pas d'ordre dans ma lettre, parce que je suis continuellement distrait par les demandes réitérées que vous savez qu'on n'épargne pas au mouillage, et que d'ailleurs le bâtiment courrier est prêt à partir.

En général, les officiers de terre et de mer se sont quittés froidement. L'entassement où l'on étoit pour les logements, et

la maigreur des tables, devoient nécessairement produire ces effets.

Tous les ordres un peu importants ont, dans le commencement, été donnés par le général en chef; par la suite, le chef de l'état-major Berthier les transmettoit à l'amiral. Ceux pour la descente, soit à Malte, soit à Alexandrie, ont été donnés le premier le jour même, l'autre deux jours auparavant. Vous savez quelle différence il y a entre les préparatifs de mer et ceux de terre; mais telle est la méthode du général en chef, et tout a parfaitement réussi.

Malte est sans approvisionnements, avec très-peu d'argent et une vente nécessairement éloignée de biens nationaux. Une immense population y étoit nourrie par l'ordre. Les secours de France ne seront pas, je l'imagine, abondants; ceux d'Égypte ne sont pas près d'être réalisés; c'est pourtant un point militaire bien intéressant.

Cinq ou six jours avant notre arrivée, la peste avoit cessé à Alexandrie. Il y avoit pourtant au Port-Neuf un bâtiment qui en

étoit infecté, et d'où quelques marins s'étoient échappés dans la ville. Il n'est pas arrivé d'accident ; d'ailleurs vous savez que dans la grande chaleur la peste n'a plus de prise en Égypte.

Vous rirez peut-être, vous autres Parisiens, de la proclamation mahométane du général en chef ; il a passé par-dessus les lazzis, et elle produira un très-grand effet. Vous vous rappelez celui produit par le cri magique : *guerre aux châteaux, paix aux cabanes*. Le général en chef arrivera au Caire avec une grande armée, — mais les divisions feront le reste.

Quand l'officier et le soldat virent Alexandrie et les déserts qui l'environnent, ils furent frappés de stupeur. Buonaparte a tout ranimé.

Les Arabes et les mamelouks ont traité quelques-uns de nos prisonniers comme Socrate traitoit, dit-on, Alcibiade. Il falloit périr ou y passer : un grenadier s'est fait tuer. Ils n'avoient que battu les femmes qu'ils nous avoient prises.

Le port d'Alexandrie est nul en approvi-

sionnements maritimes, nul en établissements. Sa conquête présente peu de ressources, mais on en tirera par la suite un immense parti. Alexandre fit tout dans un an.

Il est encore incertain si des vaisseaux de 74 peuvent y entrer. Deux vénitiens de 64 y sont. On parloit de faire décharger l'artillerie pour y entrer : mais qu'y aurions-nous fait? et quand et comment serions-nous sortis?

Nous sommes au mouillage d'Aboukir, à cinq lieues est d'Alexandrie, assez bon pour l'été. Il est intenable en hiver. Les Anglais (ils ont quatorze vaisseaux et nous treize, dont trois foibles) sont dans nos parages; nous les attendons; l'opinion générale étoit (mais aussi pouvoit-il y entrer quelque sentiment personnel) qu'aussitôt le débarquement opéré, nous aurions dû partir pour Corfou, où nous aurions été ralliés par nos vaisseaux de Malte, de Toulon et d'Ancône, pour être prêts à tout. Le général en a décidé autrement (1). Le

(1) Ce passage prouve que la mémoire de Brueys

bonheur, qui accompagne ses opérations, suivra aussi celle-ci. Au reste, nous sommes ici sous le vent du fatalisme, et son souffle ébranle un peu mes principes.

Comme les hommes sont imprévoyants dans les vœux qu'ils forment! J'avois quelque velléité de rester ordonnateur quelque temps à Malte; mais quand j'ai vu qu'au moins la première année ce port ne recevroit ni de France ni d'Égypte aucun secours qui en rendît le séjour supportable; qu'une population nombreuse souffriroit au moins pendant un temps les douleurs du passage d'une organisation mauvaise, sans doute, mais stable, à une organisation toute différente, je me suis dit : « Qu'un autre soit témoin de ces angoisses, et réservons nos vœux pour Alexandrie. » Là, j'ai eu tout à faire, tout à souffrir, et du climat et des hommes, et je me suis accroché plus

ne doit pas supporter l'entière responsabilité de sa défaite. Nous en verrons plus loin des preuves nouvelles. Jaubert était, comme on le voit par cette lettre, commissaire ordonnateur de la marine. Il périt à la bataille d'Aboukir.

fortement que jamais à l'armée navale, décidé à suivre ses destinées. J'ai souvent jeté les yeux vers la France, vers mes amis, mais je n'ai pas regretté un seul instant les sacrifices que j'ai faits.

Adieu, mon cher Bruix ; soyez heureux, réalisez vos vœux pour la restauration de la marine. Recevez les assurances de mon tendre et éternel attachement.

JAUBERT.

Permettez que madame Bruix et mademoiselle Thérèse trouvent ici mes hommages respectueux.

Je ne vous fais pas la relation de la prise d'Alexandrie. Je charge Forestier de vous lire les lettres que je lui écris.

Comme il y a beaucoup d'indiscrétion dans cette lettre, vous me ferez plaisir de la brûler après l'avoir lue.

COLBERT *à son ami* COLLASSE, *commissaire des guerres, chargé du service de la place d'Alexandrie.*

Tersi, le 6 thermidor an VI.

Je m'empresse, mon cher ami, de te donner de mes nouvelles, et te dire quelques mots des souffrances et des désagréments que nous avons éprouvés.

L'incertitude où je suis encore du sort de mes effets m'a souvent fort inquiété. Je suis dans l'état de dénuement le plus parfait, ayant pour me couvrir la chemise et les effets que j'avois sur mon corps en partant d'Alexandrie. Ainsi, pour cet objet, je te prierai de confier à Donzelot, s'il veut bien s'en charger, mes malles ; ou, dans le cas contraire, tu pourrois les confier à un des officiers chargés de faire parvenir les effets des demi-brigades. Donne-moi, je t'en prie, quelques détails sur ce qu'est devenu Daure, mon argent et mes bijoux : je n'en sais pas un mot.

A présent que je t'ai parlé de mes affaires, je te dirai qu'il m'est presque impossible de te donner une idée de ce que nous avons éprouvé; souffrances sur souffrances, privations, mortifications, fatigues, nous avons tout éprouvé de la première main. Les trois quarts du temps mourir de faim! Tel est le tableau succinct de mon existence depuis que je t'ai quitté!

Quoique nos moyens soient plus grands, notre existence n'en est pas plus heureuse. Éloigné de tous nos amis, je ne te parle pas du succès de nos armes : tu en entendras assez parler.

Adieu, mon cher ami ; pense à ce que je te demande : songe que je suis nu, et que tu me rendras le service le plus signalé.

Ton ami,

COLBERT.

A KLÉBER.

A Boulac, près le Caire, le 9 thermidor an VI.

Nous sommes enfin arrivés, mon ami, au pays tant désiré. Qu'il est loin de ce que l'imagination même la plus raisonnable se l'étoit représenté! L'horrible villasse du Caire est peuplée d'une canaille paresseuse, accroupie tout le jour devant leurs huttes infâmes, fumant, prenant du café, ou mangeant des pastèques et buvant de l'eau.

On peut se perdre très aisément, pendant tout un jour, dans les rues puantes et étroites de cette fameuse capitale. Le seul quartier des mamelouks est habitable. Le général en chef y demeure dans une assez belle maison de bey. J'ai écrit au chef de brigade Dupuis, actuellement général et commandant au Caire, pour qu'il t'y fît réserver une maison. Je n'ai pas encore sa réponse.

La division est à une espèce de ville ap-

pelée Boulac, près le Nil, une demi-lieue du Caire. Nous sommes tous logés dans des maisons abandonnées et fort vilaines. Dugua seulement est passablement.

Le général Lannes vient de recevoir l'ordre d'aller prendre le commandement de la division Menou, à la place de Vial, qui va à Damiette avec un bataillon. Il m'assure qu'il refusera. La 2e légère et le général Verdier sont en position près les Pyramides, sur la rive gauche du Nil, jusqu'à ce que le point qu'il occupe soit fortifié pour y placer un poste de cent hommes.

On doit établir un pont vis-à-vis Gizeh. Cet endroit est en ce moment occupé par la réserve d'artillerie et du génie. La division Regnier est au devant du Caire, à deux ou trois lieues ; celle de Desaix va venir au vieux Caire ; celle de Bon est à la citadelle, et celle de Menou en ville.

Tu n'as pas d'idée des marches fatigantes que nous avons faites pour arriver au Caire ; arrivant toujours à trois ou quatre heures après midi, après avoir souffert

toute la chaleur, la plupart du temps sans vivres, étant obligés de glaner ce que les divisions qui nous précédoient avoient laissé dans les horribles villages qu'elles avoient souvent pillés; harcelés toute la marche par cette horde de voleurs appelés bédouins, qui nous ont tué des hommes et des officiers, à vingt-cinq pas de la colonne. L'aide-de-camp du général Dugua, appelé Geroret, a été assassiné avant-hier de cette manière, en allant porter un ordre à un peloton de grenadiers, à une portée de fusil du camp. C'est une guerre, ma foi, pire que celle de la Vendée!

Nous avons eu combat le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. Les mamelouks, qui avoient eu l'esprit de se placer sur la rive gauche du Nil, nous ont présenté le combat, et ils ont été rossés. Cette bataille se nomme celle des Pyramides. Ils ont perdu sept ou huit cents hommes, sans exagération aucune. Il y a eu une grande partie de ce nombre qui se noyèrent en voulant passer le Nil à la nage.

Je désire bien savoir comment tu te

portes, et quand tu seras en état de venir prendre le commandement de la division, qui est en de bien foibles mains (1). Tout le monde t'y désire, et chacun se relâche singulièrement du service. Je fais ce que je puis pour retenir chaque partie liée entre elles; mais cela va très-mal. Les troupes ne sont ni payées ni nourries, et tu devines aisément combien cela attire de murmures. Ils sont peut-être plus forts encore de la part des officiers. On nous fait espérer que d'ici à huit jours les administrations seront assez bien organisées pour faire exactement les distributions; mais cela est bien long.

Si tu viens bientôt, ce que je souhaite ardemment, fais toi escorter, même sur ta barque, par des fusilliers qui puissent répondre aux attaques des bédouins, qui ne manqueront sûrement pas de se présenter sur la rive du Nil pour essayer de te fusiller dans ta barque.

(1) Celle de Dugua. Kléber, blessé, était resté commandant de la place d'Alexandrie.

Le commissaire-ordonnateur Sucy a eu le bras cassé sur la flottille en remontant au Caire. Tu pourrois peut-être revenir avec les chaloupes canonnières et les germes (1) qui sont allés chercher les effets des troupes à Alexandrie. Arrive! Arrive! et arrive!

Tout à toi,

DAMAS.

Amitié à Auguste et à ses collègues.

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor.

Je m'empresse, ma très-chère mère, à vous faire part de l'arrivée de l'armée française, à laquelle j'ai l'honneur de servir, à Alexandrie, en Égypte : pendant notre traversée, nous nous sommes emparés de l'île, port et ville de Malte, qui est à

(1) Les *germes* ou *schermes* étaient des bateaux de transport.

1,100 lieues de Toulon; maintenant nous sommes au grand Caire, ville capitale d'Égypte, distance de mille lieues de France.

J'ai beaucoup souffert pendant deux mois que nous avons resté en mer; tous les jours je ne cessois de vomir jusqu'au sang; lorsque nous avons mis pied à terre sous les murs d'Alexandrie, j'ai été guéri de la maladie de mer, mais mes peines n'ont pas été terminées.

Nous avons perdu trois cents hommes en escaladant les remparts pour nous rendre maîtres de la ville. Après quatre jours de repos, nous nous sommes mis à la poursuite des troupes arabes, qui s'étoient retirées et campées dans le désert, mais la première nuit de marche me fut bien funeste. J'étois à l'avant-garde; nous tombâmes sur un corps de cavalerie ennemie, et la vivacité de mon cheval, que vous avez connu, a causé tout mon malheur; il sortoit comme un lion sur les chevaux et cavaliers ennemis, mais malheureusement, en se cabrant il tomba à la renverse; et moi,

pour éviter d'être écrasé, je me jetai pa côté. Comme c'étoit la nuit, je n'eus pas le temps de le saisir; il se releva et partit comme l'éclair avec la cavalerie ennemie, qui abandonna le champ de bataille.

J'avois mis ce que j'avois de plus mauvais sur le corps, pour conserver ce qui étoit neuf dans mon porte-manteau; de sorte que je perdis mon cheval tout harnaché, mes pistolets, mon manteau, porte-manteau, tous mes effets qui étoient dedans, ainsi que vingt-quatre louis en argent que j'avois reçus à Marseille pour mes appointements arriérés, et le plus essentiel encore est mon portefeuille, qui contenoit tous mes papiers.

Je me trouvai tout-à-coup dépouillé de tout, et obligé de marcher nus pieds pendant dix-neuf jours, sur le sable brûlant et les graviers dans le désert, car le lendemain de cette malheureuse affaire, je perdis les semelles des vieilles bottes que j'avois aux jambes; mon habit et ma vieille culotte furent bientôt déchirés en mille morceaux; ne trouvant pas un peu de pain

pour s'alimenter ni une goutte d'eau pour s'humecter la bouche; pour toute consolation, je maudissois plus de cent fois le jour le métier de la guerre.

Enfin, le 4 de ce mois, nous arrivâmes aux portes du Caire, là où toute l'armée ennemie étoit retranchée et nous attendoit de pied ferme; mais avec notre impétuosité ordinaire, nous fûmes l'attaquer dans ses retranchements; au bout de trois quarts d'heure, l'ennemi eut trois mille morts sur le champ de bataille; le restant, ne pouvant se sauver, se jeta dans le Nil, qui est une rivière aussi forte que le Rhône; par conséquent ils furent tous noyés ou fusillés sur l'eau. D'après une pareille victoire, nous entrâmes tambour battant dans la ville du Caire, et par conséquent maîtres de toute l'Égypte.

Je ne sais, ma très-chère mère, dans quel temps j'aurai le plaisir de vous voir: je me repens bien d'être venu, mais il n'est plus temps. Enfin, je me résigne à la volonté suprême; et malgré les mers qui nous séparent, votre mémoire sera toujours

gravée dans mon cœur, et aussitôt que les circonstances le permettront, je franchirai tous les obstacles pour rentrer dans ma patrie.

Adieu, conservez-vous, et mille choses à mes parents.

Votre fils,

GUILLOT.

Capitaine à la 25e demi-brigade.

R. DESGENETTES, *à la citoyenne* DESGENETTES, *au Val-de-Grâce, rue Saint-Jacques, à Paris.*

Au Grand-Caire, le 9 thermidor.

Je t'écris enfin, ma chère épouse, du Caire, qui sera, je crois, le terme de mon voyage.

Déjà je t'ai écrit deux fois en mer, une fois de Malte, et une autre d'Alexandrie. Les occasions sont rares et peu sûres.

Pour moi, je n'ai point reçu de tes lettres : rien ne m'a appris ton arrivée à Paris.

Un jour je te raconterai tous mes voyages, les combats que j'ai vus, et les dangers sans nombre que j'ai partagés.

Mon ami l'ordonnateur en chef Sucy a été gravement blessé d'un coup de feu, ainsi que le jeune Lannes. Desnanotre, qui m'étoit aussi recommandé par la Repède, a été fait prisonnier par les Arabes.

Les peuples de l'Égypte sont des sauvages féroces ; les beys, leurs maîtres, des oppresseurs orgueilleux. Les mamelouks, c'est-à-dire leur cavalerie d'élite, et caste privilégiée, n'a opposé à l'armée qu'un courage irréfléchi. Tout cela est battu.

Il y a quelque chose que j'admire et que j'aime dans les Turcs, c'est leur prédestination, qui mène à des résultats très-philosophiques, et qui s'arrange assez avec *mes circonstances, ma néanité* et *mes destinées.*

Il y a aussi des usages fort singuliers. On a jusqu'à quatre femmes légitimes, sans compter les maîtresses. Je ne sais tout cela

qu'historiquement; mais ce que je sais bien, c'est qu'on ne boit guère que de l'eau.

Voilà beaucoup de choses à raconter. Un peu de nos affaires.

On ne nous paie pas, ma chère femme, et je n'ai rien reçu depuis Toulon. Encore ne suis-je pas des plus malheureux, car presque tout le monde a été pillé ou forcé de jeter à l'eau ses bagages, et j'ai tout conservé.

En partant de Toulon, je t'ai envoyé 700 livres, un peu plus ou un peu moins. Courtal a été chargé de l'envoi, qu'il a, je crois, fait par les messageries. N'oublie pas de m'en écrire, et dans plus d'une lettre, car elles se perdent, sont prises, etc.

La lettre du citoyen Girandi, pour le Caire, m'a été utile; je suis logé chez le médecin en question, et je l'ai placé dans l'armée.

Le général en chef m'a constamment traité avec bonté, et j'espère toujours, ma chère Lolotte, t'embrasser au temps convenu entre nous.

Embrasse Julie, tes chers parents, et ceux que nous aimons.

R. D.

Le contre-amiral PERRÉE, *commandant la flottille du Nil, à son ami* LE JOILLE, *chef de division, commandant le vaisseau* le Généreux.

Au Grand-Caire, le 9 thermidor an VI.

Mon cher camarade, je profite de l'occasion de *la Cisalpine* pour te donner de mes nouvelles, comme je te l'ai marqué par ma dernière.

Je suis arrivé en cette ville le lendemain de notre armée, après avoir éprouvé toutes les privations possibles; nous avons été jusqu'à six jours sans avoir autre chose à manger que des pastiques, et pour dessert du pastique. La fusillade rouloit toute la journée de la part du paysan, qui étoit commandé par des Arabes ou des bédouins.

Je t'assure que si ces hommes savoient tirer, nous ne serions pas revenus un seul. A présent ils sont plus raisonnables depuis que le Caire est à nous. Je regarde en ce moment le Nil comme certain, ce qui nous permettra la communication avec vous.

Tu apprendras avec plaisir que j'ai été promu au grade de contre-amiral sur le champ de bataille, après l'affaire du 25. Assurément si j'avois été secondé par une autre canonnière, il n'auroit plus été question de leur flottille, quoiqu'ils en avoient sept, et pour lors je n'avois que six bâtiments, dont trois ont été abandonnés et pris par les ennemis, qui ont eu l'audace de s'en emparer à portée de pistolet de moi.

Pour lors j'ai fait diriger toutes mes forces dessus, fait couler à fond la canonnière de l'amiral, et je les ai forcés à lâcher mes canonnières, que j'ai réintégrées de suite. J'avois encore deux batteries de 12 canons de campagne, dirigées sur moi à très-petite portée. Les troupes étoient très-

éloignées et ne pouvoient me donner aucun secours. Le combat a commencé à neuf heures moins un quart, et a fini à une heure et demie que notre armée les a mis en déroute.

Je t'assure que nous avons été trompés beaucoup sur la navigation du Nil. Il ne peut y monter aucun bâtiment tirant plus de cinq pieds à l'époque d'où j'ai monté; tant qu'à la fertilité du pays, je crois que l'on a beaucoup à décompter. La férocité des habitants est pire que les sauvages; majeure partie habillés en paille. Enfin le pays n'est pas de mon goût. Cependant après la peine, le plaisir; en ce moment je suis assez bien, tant pour les nourritures que pour les plaisirs. Les beys nous ont laissé quelques jolies Arméniennes et Géorgiennes, dont nous nous sommes emparés au profit de la nation. Je te prie, mon bon ami, de m'envoyer une barrique de vin : tu obligeras

Ton ami, EM. PERRÉE.

Assure de mon amitié tous mes amis.

L'adjudant-général BOYER *au général en chef de l'armée d'Angleterre.*

Au Grand-Caire, le 10 thermidor

MON GÉNÉRAL,

Notre entrée au Grand Caire sera sans doute en France une de ces impressions qu'occasionne toujours un événement rare; mais quand on saura l'espèce d'ennemis que nous avons eu à combattre, le peu d'art qu'ils ont employé contre nos moyens, enfin la nullité de leurs entreprises, cette expédition et nos conquêtes ne paroîtront plus si extraordinaires.

Nous avons d'abord débuté par un assaut livré à une place sans défense, dont la garnison étoit de 500 janissaires qui à peine savent tirer le fusil: C'est d'Alexandrie dont je veux parler, villasse ouverte de tout côté, qui certainement ne pouvoit s'opposer aux efforts de 25,000 hommes ui l'attaquèrent à la fois; nous y perdîmes néanmoins 150 hommes, qu'on au-

roit pu conserver en sommant la place: mais il falloit commencer par étonner son ennemi..

L'on a ensuite marché sur les mamelouks, gens dont la bravoure est si reconnue en Égypte. Cette soldatesque, qui n'a aucune idée de tactique, qui ne connoît de la guerre que le sang que répandent leurs armes, a paru la première fois en face de notre armée le 25 messidor.

D'abord, dès la pointe du jour, ils ont fait voir toutes leurs forces, qui rôdèrent autour de notre armée comme des troupeaux, marchant tantôt au galop, tantôt au pas, par tas de 10, de 50, de 100, etc. Enfin, d'une manière aussi ridicule que curieuse, vingt fois ils ont tenté la charge; mais trouvant partout un point qui leur offroit une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas, ils passèrent leur journée à nous tenir exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant. Si nous eussions été plus entreprenans ce jour-là, peut-être leur sort eût été décidé; mais le général Buonaparte temporisa pour connoître son ennemi et

se mettre au fait de son genre de guerre.

La journée se décida par la retraite des mamelouks, qui perdirent à peine 25 des leurs. Nous remontâmes le Nil jusqu'au 3 thermidor, qui fut le jour décisif de la puissance des mamelouks.

Quatre mille hommes à cheval, ayant chacun un ou deux valets, vinrent se heurter contre une armée d'élite. Leur charge fut un acte de fureur, de rage et de désespoir. Ils attaquèrent Desaix et Regnier les premiers. Leurs efforts furent bientôt renversés. Les soldats de ces divisions les attendirent avec assurance; et à dix pas, un feu de file fait sur eux en jeta de suite cent cinquante à terre. Ils vinrent ensuite sur la division Bon, qui les accueillit de la même manière. Enfin, après divers efforts inutiles, ils prirent la fuite; et, emportant leurs trésors, ils se jettent aujourd'hui dans la haute Égypte. Cette victoire nous a donné la ville du Grand Caire, où nous sommes depuis le 4 au soir.

Il faudroit être familier avec la langue du pays, et outre ça avoir le secret des

grands, pour vous donner une idée des ressources et des moyens que nous avons trouvés dans cette ville: mais, à en croire ceux qui se plaignent et les demandes de plusieurs généraux qui veulent retourner en France, il paroît qu'il y a un grand mécontentement dans l'armée. En général, il est difficile de se figurer les maux qu'a soufferts l'armée pendant dix-sept jours de marche : ne trouvant nulle part de pain ni vin, nous avons vécu de melons, citrouilles, volailles, viandes de buffle et d'eau du Nil.

Voilà, mon général, un récit succinct de nos opérations. On parle déjà de remonter l'Egypte jusqu'aux cataractes du Nil; cette marche occasionnera beaucoup de démissions.

Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à madame Kilmaine, et croyez-moi

Votre subordonné,

BOYER.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir

de mes camarades Rivaud, d'Arbois et Villard.

Au Grand Caire, le 10 thermidor.

MES CHERS PARENS,

Notre entrée au Grand Caire est une occasion pour moi de vous donner de mes nouvelles ; et comme mon intention est de vous mettre entièrement au fait d'une expédition aussi singulière qu'étonnante, je vais récapituler tous nos hauts faits, du jour de notre départ de Toulon.

L'armée, composée de 30,000 hommes, embarqués partie à Marseille, Toulon, Gênes et Civita-Vecchia, a mis à la voile le 30 floréal, convoyée par quinze vaisseaux de guerre, dont deux armés en flûte, quatorze frégates, et plusieurs autres petits bâtiments de guerre. Le convoi en tout formoit un total de quatre cents voiles. Depuis les croisades, l'on n'avoit pas vu pareille armée dans la Méditerranée.

Sans calculer les dangers de l'élément

sur lequel nous voguions, ni ceux qu'un ennemi redoutable sur l'eau pouvoit nous faire craindre, l'armée cingle vers l'île de Malte, où nous arrivons le 22 prairial. Cette conquête, très-importante par elle-même, nous coûta peu de monde. Le 24, la place capitula ; l'ordre fut anéanti ; le grand-maître renvoyé en Allemagne avec de belles promesses ; tout enfin succède à nos vœux. Il ne falloit pas perdre de temps, ni s'occuper trop à contempler et raisonner l'avantage que nous tirions de l'occupation de Malte : une escadre anglaise, forte de treize grosses voiles, commandée par Nelson, mouilloit dans les eaux de Naples, et épioit nos mouvemens. Buonaparte, instruit de la présence de l'ennemi, donne à peine à son escadre le temps de faire de l'eau ; il ordonne qu'on mette à la voile, et, le 30 prairial, l'armée et l'escadre sortent du port de Malte. Nous forçons de voiles pour atteindre le second but de notre expédition. Le 7 messidor, nous signalons l'île de Candie ; enfin, le 12, notre escadre légère signale Alexandrie.

Le même jour, à midi, l'escadre de l'amiral Nelson arrivoit en face du port de cette ville, et offroit aux Turcs de mouiller dans leur port, pour les défendre contre nous. Cette offre refusée, l'Anglais met à la voile, fait route sur Cypre, tandis que nous, profitant de toutes ses fautes et utilisant son ineptie, nous descendons la nuit du 13 au 14 sur Marabou ou la Tour des Arabes. A la pointe du jour, toute l'armée étoit à terre. Buonaparte se met à la tête, marche droit sur Alexandrie à travers un désert de trois lieues, qui n'offroit pas même de l'eau pour ressource dans un climat où la chaleur est insupportable.

Malgré toutes ces difficultés, nous arrivons sous les murs; une garnison d'à peu près 500 janissaires les défendoit. — Le reste de la population de la ville se jette dans les forts, d'autres se portent sur leurs toits. Ainsi disposés, ils attendent notre attaque. La charge bat; nos soldats se précipitent avec fureur sur les remparts, qu'ils escaladent malgré la défense opiniâtre des attaqués; plusieurs généraux sont blessés,

entre autres Kléber. — Nous perdons à peu près 150 hommes; mais la valeur met fin à l'opiniâtreté des Turcs. Ceux-ci, repoussés de tout côté, se réfugient chez leur Dieu et leur Prophète : ils remplissent leurs mosquées; hommes, femmes, vieillards, jeunes et enfants, tous sont massacrés. Au bout de quatre heures, nos soldats mettent fin à leur fureur, — la tranquillité renaît en ville, — plusieurs forts capitulent; j'en ai moi-même fait rendre un où 700 Turcs s'étoient retirés. La confiance reprend enfin dans la ville, et le lendemain tout étoit tranquille...

Après avoir organisé à Alexandrie un pouvoir gouvernant, avoir assuré la communication sur les derrières de notre armée, Buonaparte fait prendre pour cinq jours de vivres à son armée, et se prépare à traverser un désert de vingt lieues pour arriver à l'embouchure du Nil, et remonter ce fleuve si célèbre jusqu'au Grand Caire, qui est le premier but de son opération. Le 17 messidor, l'armée se met en marche, remonte à petites journées ce fleuve, ren-

contrant quelques partis de mamelouks qui fuirent successivement à notre approche. Enfin, le 24, le général Buonaparte apprend que les beys ont marché sur lui avec leurs forces réunies; qu'il doit être attaqué le lendemain. Il organise sa marche de bataille et prend des précautions.

Buonaparte m'envoie avec trois chaloupes canonnières à la découverte. Je pousse avec cette petite flottille trois lieues en avant de l'armée. Je descends successivement dans tous les villages situés sur les deux rives du Nil, pour avoir des renseignements sur les mamelouks. Dans les uns, je suis accueilli à coups de fusil; d'autres viennent au-devant de moi, me reçoivent bien, m'offrent des vivres. Dans un d'eux, il m'arriva un événement drôle et singulier. Le cheick du pays ayant réuni toute sa population pour venir au-devant de moi, s'approche et me demande de quel droit les chrétiens venoient s'emparer d'un pays qui appartenoit au Grand-Seigneur. Je lui répondis que c'étoit la volonté de Dieu et de son Prophète Mahomet qui nous y con-

duisoit. « Mais, me répliqua-t-il, le roi de France aura au moins prévenu notre sultan de cette démarche. » Après l'avoir rassuré affirmativement sur cette demande, il me demandoit comment se portoit notre roi. Je lui répondis : « Fort bien. » Puis il me jura sur son turban et sur sa barbe que j'étois parmi des amis. Je profitai de la bonne volonté de ces gens; je recueillis tous les renseignements possibles sur les mamelouks; puis, continuant mon chemin, je remontai le Nil, et mouillai la nuit en face de Chebreiki, village situé au bord du Nil, où étoient réunis les mamelouks, et où eut lieu la première affaire.

J'envoyai la nuit mon rapport au général en chef, et lui communiquai tout ce que j'avois pu recueillir sur les mamelouks.

Le lendemain, à la pointe du jour, je monte sur le mât de ma canonnière, et découvre six chaloupes turques qui marchoient sur moi; au même moment m'arrivoit une demi-galère de renfort. Je m'embosse contre ces bâtiments, et à quatres heures et

demie commença entre les deux petites flottilles une canonnade qui dura cinq heures de temps. Malgré la supériorité de l'ennemi, je tins bon. Cependant il s'avança sur moi, et je perdis pendant un instant la demi-galère et une canonnière; mais il ne s'agissoit pas de se rendre, il falloit vaincre. Pendant ces momens d'incertitude, notre armée avançoit et je fus dégagé. Une canonnière turque sauta en l'air.

Ainsi se passoit notre combat de flottilles, lorsque les mamelouks, s'avançant sur notre armée, rôdèrent autour d'elle sans pouvoir l'entamer, sans pouvoir même faire la moindre attaque sur elle. Il est à présumer qu'étonnés de l'ordre qu'ils virent que présentoient nos colonnes, ils remirent à un autre jour le sort de leur empire et de leur fortune. Cette journée aboutit à peu de chose; les mamelouks ne perdirent guère que 20 ou 30 hommes : mais nous en tirâmes un grand avantage, celui d'avoir inspiré une idée extraordinaire de notre tactique à un ennemi qui n'en connoît

aucune, et qui ne sait guerroyer que par la supériorité des armes, l'adresse, l'agilité, sans ordre, sans tenue, ne sachant pas même marcher par pelotons, allant par hordes, donnant sur son ennemi par bourasque et effarouché.

Les mamelouks se retirèrent, nous laissant avancer successivement sur le Grand Caire, où se donna l'affaire décisive. Ce fut enfin le 3, à la pointe du jour, que l'armée se trouva à trois lieues du Caire, et à cinq des fameuses et célèbres Pyramides d'Egypte. C'étoit dans cet intervalle que les mamelouks, commandés par le fameux Mourad Bey, le plus puissant des Beys, nous attendoient. Jusqu'à trois heures après midi, la journée se passoit en escarmouches. Enfin l'heure arriva; notre armée, la droite appuyée aux Pyramides, la gauche au Nil, près le village d'Embabé, s'aperçut que l'ennemi faisoit un mouvement. C'étoit en effet 2000 mamelouks qui se dirigeoient vers la droite, commandée par les généraux Desaix et Regnier. Jamais je n'ai vu soldats charger avec tant

de fureur; abandonnés tous à la rapidité de leurs coursiers, ils fondent comme un torrent sur les divisions, se mettent entre les deux; nos soldats, fermes et inébranlables, les attendent à dix pas, puis leur font un feu roulant accompagné de quelques décharges d'artillerie. Dans un clin d'œil, plus de 150 mamelouks étoient à terre; le reste cherche son salut dans la fuite. Ils reviennent néanmoins encore à la charge, sont accueillis de la même manière. Rebutés enfin par notre valeur, ils se rabattent sur notre aile gauche pour y tenter une seconde fortune.

Le succès de notre droite encourage Buonaparte; les mamelouks avoient fortifié à la hâte le village d'Embabé, qui est sur la rive gauche du Nil, et y avoient placé 30 canons avec leurs valets et quelques janissaires pour en défendre les approches. Le général ordonne la charge sur ces retranchements; deux divisions s'y rendent, malgré une canonnade terrible. Au moment où nos soldats s'y précipitoient au pas de charge, 600 mamelouks sortent des

ouvrages, investissent nos pelotons, tentent de sabrer; mais au lieu de succès ils ne trouvent que la mort; 300 de tués restent à l'instant sur le champ de bataille : les autres, voulant s'échapper, se précipitent dans le Nil, et y périssent tous. Désespérés alors, ils fuient de tous côtés, mettent le feu à leur flotte, en font sauter tous les bâtiments, nous abandonnent leur camp, et plus de quatre cents chameaux chargés de bagages.

Ainsi finit cette journée, au désavantage d'un ennemi qui croyoit nous hacher, et prétendoit qu'il est plus facile de couper les têtes de mille Français que de couper une citrouille et un melon (expressions asiatiques). L'armée poussa le soir même jusqu'à Gizé, demeure de Mourad Bey, le premier des mamelouks. Le lendemain, nous passâmes le Nil sur des bateaux plats, et la ville du Caire se rendit sans résistance.

Ici finit le récit de nos opérations militaires; j'entrerai actuellement dans les maux que nous avons soufferts pendant

nos marches ; je vous ferai un petit historique du pays que nous avons parcouru et des habitans.

Remontons à Alexandrie. Cette ville n'a plus de son antiquité que le nom et les restes étonnans qui y sont restés enfouis et ignorés au milieu d'un peuple qui à peine connoît qu'ils existent. Figurez-vous un être impassible, prenant tous les événemens comme ils viennent, que rien n'étonne, qui, la pipe à la bouche, n'a d'autre occupation que d'être sur son cul, devant sa porte, sur un banc, ou devant la maison d'un grand, passe ainsi sa journée, se souciant fort peu de sa famille, de ses enfants ; des mères qui errent la figure couverte d'un haillon noir, et offrent aux passans à leur vendre leurs enfants ; des hommes à moitié nus, dont le corps ressemble au bronze, la peau dégoûtante, fouillant dans des ruisseaux bourbeux, et qui, semblables à des cochons, rongent et dévorent ce qu'ils y trouvent ; des maisons hautes de vingt pieds au plus, dont le toit est une plate-forme, l'intérieur une écurie, l'extérieur l'aspect

de quatre murailles. Voilà les maisons d'Alexandrie. Ajoutez qu'autour de cet amas de misère et d'horreurs sont les fondemens de la cité la plus célèbre de l'antiquité, les monumens les plus précieux de l'art.

Sortis de cette ville pour remonter le Nil, vous rencontrez et passez à travers un désert nu comme la main, où toutes les quatre à cinq lieues vous rencontrez un mauvais puits d'eau saumâtre. Figurez-vous une armée obligée de passer au travers de ces plaines arides, qui n'offrent pas même au soldat un asyle contre les chaleurs insupportables qui y règnent ; le soldat portant pour cinq jours de vivres, chargé de son sac, habillé de laine ; au bout d'une heure de marche, accablé par le chaud et la pesanteur des effets qu'il porte, il se décharge, il jette ses vivres, ne songeant qu'au présent, sans penser au lendemain. Arrive la soif, et il ne trouve pas d'eau ; la faim, pas de pain. C'est ainsi qu'à travers les horreurs que présente ce tableau, l'on a vu des soldats mourir de

soif, d'inanition, de chaleur; d'autres, voyant les souffrances de leurs camarades, se brûler la cervelle; d'autres, se jeter armes et bagages dans le Nil, et périr au milieu des eaux.

Chaque jour de nos marches nous offroit un pareil spectacle; et, chose inouïe, et que personne ne croira facilement, c'est que l'armée entière, pendant une marche de dix-sept jours, n'a pas eu de pain. Le soldat se nourrissoit de citrouilles, de melons, de poules et de quelques légumes qu'il trouvoit dans le pays. Telle a été la nourriture de tous, depuis le général jusqu'au dernier soldat. Souvent même le général a jeûné pendant dix-huit et vingt-quatre heures, parce que le soldat, arrivant le premier dans les villages, livroit tout au pillage, et que souvent il falloit se contenter de son rebut, ou de ce que son intempérance abandonnoit.

Il est inutile de vous parler de notre boisson. Nous vivons ici tous sous la loi de Mahomet: elle défend le vin; mais, par

contre, elle nous fournit abondamment l'eau du Nil.

Faut-il vous parler du pays situé sur les deux rives du Nil? Pour vous en donner une idée juste et précise, il faut entrer dans la marche topographique de ce fleuve.

Deux lieues au-dessous du Caire, il se divise en deux branches: l'une descend à Rosette, l'autre à Damiette; l'entre-deux de ces eaux est le Delta, pays extraordinairement fertile, qu'arrose le Nil. Aux extrémités des deux branches, du côté des terres, est une lisière de pays cultivé, qui n'a guère qu'une lieue de large, tantôt plus, tantôt moins: passez au-delà, vous entrez dans les déserts. Les uns aboutissent à la Lybie, les autres aux plaines qui vont à la mer Rouge. De Rosette au Caire, le pays est très-habité; on y cultive beaucoup de riz, du blé, des lentilles, blé de Turquie: Les villages sont les uns sur les autres; leur construction est exécrable, ce n'est autre chose que de la boue travaillée avec les pieds et les mains et entassée; des trous

pratiqués dessus. Pour vous en donner une plus juste idée, rappelez-vous les tas de neige que font les enfans chez nous ; les fours qu'ils construisent ressemblent parfaitement aux palais des Égyptiens. Les cultivateurs, appelés communément fellas, sont extrêmement laborieux ; ils vivent de très-peu de chose, et dans une malpropreté qui fait horreur : j'en ai vu boire le surplus de l'eau que mes chameaux et mes chevaux laissoient dans l'abreuvoir.

Voilà cette Égypte si renommée par les historiens et les voyageurs. A travers toutes ces horreurs, les maux qu'on endure, les misères qui sont le partage de l'armée, je conviens cependant que c'est le pays le plus susceptible de donner à la France une colonie dont les profits lui seront incalculables ; mais il faut du temps et des hommes. Je me suis apperçu que ce n'est pas avec des soldats que l'on fonde des colonies, les nôtres-sur-tout, leurs propos. — Ils sont terribles dans les combats, terribles après la victoire, sans contredit les plus intrépides soldats du monde, mais peu faits

pour des expéditions lointaines : ils se laissent rebuter par un propos ; inconséquens, lâches, ils en tiennent eux-mêmes. On a entendu dire, en voyant passer des généraux : « Les voilà, les bourreaux des Français », — et mille autres de cette nature.

Le calice est versé, je le boirai jusqu'à la lie : j'ai pour moi la constance, ma santé, un courage qui, j'espère, ne m'abandonnera pas ; avec cela je pousserai jusqu'au bout.

Parlons aussi un peu du Grand Caire. Cette ville, la capitale d'un royaume qui n'a pas de fin (ainsi l'appellent les savans du pays), contient 400,000 âmes. Sa forme est un grand boyau rempli de maisons entassées les unes sur les autres, sans ordre, sans distribution, sans méthode ; une populace semblable à celle d'Alexandrie, sans connoissance, enfin le comble de l'ignorance, où l'on regarde avec admiration celui qui sait lire et écrire ; cette ville, dis-je, est néanmoins l'entrepôt et le lieu central d'un commerce considérable ; c'est là où aboutissent les caravanes de la Mecque,

et celles qui viennent des Indes. (Par ma première, j'aurai occasion de vous parler de ces caravanes.)

J'ai vu hier recevoir le divan que compose le général Buonaparte ; il est composé de neuf personnes. J'ai vu neuf automates habillés à la turque : de superbes turbans, des barbes, et des costumes qui me rappellent les images des douze apôtres que papa tient dans l'armoire : quant à l'esprit, les connoissances, le génie et les talens, je ne vous en dis rien ; ce chapitre est toujours en blanc en Turquie. Nulle part autant d'ignorance, nulle part autant de richesses, et nulle part aussi mauvais et sordide usage temporel.

En voilà assez sur ce chapitre : j'ai voulu vous faire ma description ; j'en ai, sans contredit, omis bien des articles, le rapport du général Buonaparte y suppléera.

Ne soyez pas inquiets sur mon compte : je souffre, à la vérité, mais c'est avec toute l'armée. Mes effets me sont parvenus. J'ai, dans nos adversités, tous les avantages de

la fortune : soyez tranquilles, je jouis d'une bonne santé.

Ménagez vos santés. J'aurai, j'espère, le bonheur de vous embrasser avant un an ; je sais l'apprécier d'avance, et vous le prouverai.

J'embrasse bien tendrement mes sœurs,

Et suis avec respect,

Votre très-soumis fils,

BOYER.

Dupuis, général de brigade, commandant la place, à son ami Carlo.

Au Grand Caire, le 11 thermidor an VI.

Sur terre comme sur mer, en Europe comme en Afrique, je suis sur les épines. Oui, mon cher, à l'arrivée devant Malte, je fus en prendre possession et détruire la chevalerie. A notre arrivée à Alexandrie, et après l'avoir prise d'assaut, je fus

nommé commandant de la place. Aujour d'hui, après vingt jours d'une marche des plus pénibles dans les déserts, nous sommes arrivés au Grand Caire ; cependant après avoir battu les mamelouks, c'est-à-dire après les avoir mis en fuite, car ils ne sont pas dignes de notre colère.

Me voilà donc, mon ami, revêtu d'une nouvelle dignité que je n'ai pu refuser, lorsque l'on m'y a joint le commandement du Caire : cette place étoit trop belle pour moi pour que je puisse refuser le nouveau grade que Buonaparte m'a offert.

La conduite de la brigade à l'affaire des Pyramides est unique ; elle seule a détruit 4000 mamelouks à cheval, pris 40 pièces de canon qui étoient en batterie, tous leurs retranchemens, leurs drapeaux, leurs magnifiques chevaux, leurs riches bagages, puisqu'il n'est pas de soldat qui n'ait 100 louis sans exagérer, et il y en a plusieurs qui en ont 500.

Enfin, mon cher, j'occupe aujourd'hui le plus beau sérail du Caire, celui de la sultane favorite d'Ibrahim Bey, soudan

d'Égypte. J'occupe son palais enchanté, et je respecte au milieu des nymphes la promesse que j'ai faite à ma bonne amie d'Europe. Oui, je ne lui ai pas fait une infidélité, et j'espère que cela tiendra.

Cette ville est abominable, les rues y respirent la peste par leurs immondices; le peuple est affreux et abruti. Je prends de la peine comme un cheval, et ne puis encore parvenir à me connoître dans cette immense cité, plus grande que Paris, mais bien différente. Ah ! qu'il me tarde de revoir la Ligurie!

Oui, mon cher, quoique j'aie beaucoup d'agrément, que rien ne me manque, où sont mes amis ? où est la respectable Marina ? Je pleure sur notre séparation, mais j'espère que bientôt je serai auprès. Oui bientôt, car je m'ennuie diablement auprès d'eux.

Notre passage du désert et nos diverses batailles ne nous ont presque rien coûté. L'armée se porte bien. On l'habille dans ce moment, et je ne sais pas si j'irai en Syrie; nous sommes prêts. J'ai eu le mal-

heur de perdre ma...... à la prise d'assaut d'Alexandrie.

Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie. Enfin jugez de la lâcheté de ce grand peuple tant vanté. Je me suis emparé de cette immense cité, le 5 du mois, avec deux compagnies de grenadiers seulement. Cette ville a 600,000 âmes de population.

Adieu, mon bon ami, j'embrasse mille fois Marcellin, sa mère, son père, son papa Carlo, et vos amis, et croyez-moi pour la vie le plus dévoué de vos amis.

Signé, C. DUPUIS.

J'écris par ce courrier à Pijcn et Spinola. Dites à Pijon qu'il est bien heureux d'avoir été exilé. Plût au ciel que je l'eusse été aussi ! Je l'embrasse et la famille. Mes amitiés au pauvre Pietro.

J'embrasse Honoria, votre frère, et votre oncle.

Rosette, le 17 thermidor an VI.

Je ne sais, ma chère bonne, si tu as reçu toutes mes lettres. Depuis mon départ de France, je t'ai écrit une fois de Bastia, deux fois de Malte, et une d'Alexandrie. Depuis cinq jours nous sommes ici, attendant une occasion pour aller au Caire, car il n'est pas sûr de remonter le Nil sans escorte. Dans notre traversée d'Alexandrie nous avons eu le bonheur d'échapper aux Anglais qui étoient dans ces parages.

Au moment où tu recevras cette lettre l'on saura déjà sans doute en France la défaite de notre escadre par les Anglais. Nous sommes tous ici dans la plus grande consternation. Je ne puis te donner aucun détail, parce que nous ne les connoissons pas encore d'une manière positive : ce qu'il y a malheureusement de trop certain, c'est que le superbe vaisseau *l'Orient* est sauté dans le combat. Placés sur une éminence qui dominoit la mer, nous avons été témoins de cet affreux spectacle. Le combat a duré

plus de vingt-quatre heures ; les Anglais ont dû beaucoup souffrir. Nous ignorons encore combien nous avons perdu de vaisseaux. J'ose espérer que les bruits sinistres qui se répandent ne seront pas confirmés. L'amiral Brueys a été tué, ainsi que Ducheyla, et une foule d'autres braves.

Ce n'est pas dans un premier moment que l'on peut porter un jugement sur les causes de ce désastre affligeant pour tout bon Français ; il faut au contraire s'empresser de repousser la calomnie qui ne respecte ni le malheur ni la cendre des morts.

Quant à moi, j'ajoute, j'observe, et ne crois pas qu'il soit sage de prononcer au milieu des passions. Nous partons demain pour le Caire ; nous serons les premiers qui annoncerons cette affligeante nouvelle à Buonaparte, qui, je l'espère, saura juger sa position, et supporter avec courage ce premier revers de la fortune. J'avoue que je ne suis pas aussi tranquille sur l'effet que produira cette nouvelle en France. Déjà je vois les ennemis de Buonaparte, de celui des Directeurs qui est son ami, sortir de

leurs retraites, et agiter contre eux l'opinion publique.

Les services passés seront oubliés, chacun voudra se donner le mérite d'avoir prévu ce qui est arrivé. Les partis, les factions mal éteintes, se ranimeront, et produiront encore dans notre malheureuse patrie de nouveaux déchiremens.

Quant à moi, ma chère amie, je suis ici, comme tu le sais, bien contre mon gré; ma position devient chaque jour plus désagréable, puisque, séparé de mon pays, de tout ce qui m'est cher, je ne prévois pas le moment où je pourrai m'en rapprocher; cependant rien ne me fera trahir et l'amitié et mes devoirs. Buonaparte éprouve une chance malheureuse, c'est pour moi une raison de plus de m'attacher plus fortement à lui, et d'unir mon sort au sien.

Ne crois pas cependant que je devienne jamais le partisan d'aucune faction; le passé m'a assez éclairé pour me rendre sage, et s'il pouvoit, ce que je suis bien loin de penser, se présenter un ambitieux qui voulût ou donner des fers à sa patrie, ou faire tour-

ner les armes de ses défenseurs contre la liberté, alors on me verroit dans les rangs de ceux qui se présenteroient pour le combattre.

Tu vois, ma chère bonne, que je sais prendre mon parti; mais je te l'avoue bien franchement, je préférerois mille fois être avec toi et ta fille, retiré dans un coin de terre, loin de toutes les passions, de toutes les intrigues, et je t'assure que si j'ai le bonheur de retoucher le sol de mon pays, ce sera pour ne le quitter jamais. *Parmi les quarante mille Français qui sont ici, il n'y en a pas quatre qui pensent autrement.*

Rien de plus triste que la vie que nous menons ici! Nous manquons de tout. Depuis cinq jours je n'ai pas fermé l'œil; je suis couché sur le carreau; les mouches, les punaises, les fourmis, les cousins, tous les insectes nous dévorent, et vingt fois chaque jour je regrette notre charmante *chaumière*. Je t'en prie, ma chère amie, ne t'en défais pas.

Adieu, ma bonne Thérésia, les larmes inondent mon papier. Les souvenirs les plus

doux de ta bonté, de notre amour, l'espoir de te retrouver toujours aimable, toujours fidèle, d'embrasser ma chère fille, soutiennent seuls l'infortuné

TALLIEN.

Fais donner à ma mère de mes nouvelles.

Dans mon voyage j'ai fait une perte : M. Bellavoine, le jour de notre départ de Malte, s'est endormi dans quelque cabaret, et nous ne l'avons plus vu. J'ai prié Regnault de me le renvoyer s'il se retrouvoit.

Minerve est toujours avec moi, il se porte très-bien.

Au citoyen BARRAS, *membre du Directoire exécutif de France, à Paris.*

Rosette, ce 17 thermidor an VI.

Dans ma dernière datée d'Alexandrie, je n'avois, cher directeur, qu'à te parler des

succès des armes républicaines; aujourd'hui ma tâche est bien plus pénible. Le Directoire est sans doute déjà informé de l'issue malheureuse du combat que notre escadre a eu à soutenir le 14 de ce mois contre la flotte anglaise.

Pendant plusieurs heures, nous eûmes l'espoir d'être vainqueurs; mais lorsque le vaisseau *l'Orient* eut sauté, le désordre se mit dans notre escadre. De l'aveu même des Anglais, tous nos vaisseaux se sont bien battus; plusieurs bâtimens ennemis sont démâtés, mais notre escadre est presque entièrement détruite. Tu me connois assez pour être assuré que je ne me rendrai pas l'écho de la calomnie qui s'empresse d'accueillir les bruits les plus absurdes; j'observe, et je m'abstiens quant à présent de prononcer.

Tout le monde est ici dans la consternation; je pars demain pour le Caire, porter cette nouvelle à Buonaparte. Elle l'affectera d'autant plus qu'il devoit moins s'y attendre. Il trouvera sans doute en lui les moyens, sinon de réparer une perte aussi

grande, au moins d'empêcher que ce désastre ne devienne funeste à l'armée qu'il commande.

Quant à moi, cet événement malheureux m'a rendu tout mon courage. J'ai senti que c'étoit dans ce moment où il falloit réunir tous ses efforts, pour triompher de tous les obstacles que le sort ou la malveillance nous susciteront.

Puisse cette désastreuse nouvelle ne pas produire en France de résultats malheureux. Je suis à mon particulier fort inquiet; mais je m'en rapporte beaucoup au génie de la République, qui nous a toujours si bien servis.

Adieu, mon cher Barras; je t'écrirai du Caire, où je compte être rendu dans quatre jours.

TALLIEN.

J'ai vu ici ton cousin, qui n'est pas bien portant. Le climat y contribue beaucoup : cependant il y a très-peu de malades dans l'armée, quoique la chaleur soit excessive,

et que souvent le soldat soit exposé aux privations de tout genre.

Au Grand-Caire, le 9 thermidor an VI.

CHER PÈRE ET CHÈRE MÈRE,

Je n'ai pas pu vous donner de mes nouvelles depuis mon embarquement, vu la difficulté des courriers. Je présume que ma dernière vous sera parvenue, en date de Toulon.

Je voudrais pouvoir vous faire part de tous les détails de ce qui s'est passé depuis notre départ de Toulon jusqu'ici; je vous dirai seulement de gros en gros ce qui s'est passé.

La conquête de l'isle de Malte a été le début de la campagne; après quoi nous avons continué notre route jusqu'en Egypte. Le débarquement de l'armée s'est fait à Alexandrie, qui nous a coûté plusieurs bra-

ves militaires, qui ont perdu la vie sous les murs de cette ville ancienne. De là toute l'armée s'est mise en marche sur cinq divisions pour le Grand Caire, où nous sommes enfin arrivés avec toutes les difficultés imaginables, ayant souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. Vous allez frémir en lisant ce qui suit : Nous avons marché pendant dix-sept jours sans pain, sans vin ni eau-de-vie, et cinq jours sans eau, dans des plaines brûlantes, et l'ennemi continuellement à nos trousses. Figurez-vous que nous avions à combattre des Barbares, qui ne connaissaient point les droits de la guerre, et par conséquent qui exerçaient toutes les cruautés imaginables envers les malheureux Français qui tombaient entre leurs mains ; aux uns, ils leur coupaient les oreilles, à d'autres le nez, à d'autres ils leur tranchaient la tête, et bien d'autres choses que je n'ai plus dans la mémoire, qui me font frissonner quand j'y pense.

Croirez-vous que pendant dix-sept jours notre nourriture n'a été que des pastèques et des melons d'eau, ce qui a fait qu'un

nombre infini de militaires sont morts de faim et de soif! Nous ne pouvions pas attendre aucun secours des habitans de ces contrées, attendu que ce sont des sauvages qui nous égorgeaient à demi-portée de fusil de nos colonnes.

Malgré les pauvres malheureux qui tombaient en défaillance, nous étions obligés de marcher toujours en colonnes serrées, parce que leur cavalerie profitait du moment où nous étions en désordre pour nous charger, et nous faisait un mal considérable. Jour et nuit nous étions sous les armes, ce qui nous causait des fatigues mortelles. Le mécontentement était peint sur tous les visages. Les soldats étaient sur le point de refuser de marcher. Plusieurs militaires se sont brûlé la cervelle, d'autres se sont précipités dans le Nil; il s'est commis des choses terribles. Encore, dans cet intervalle nous avons livré plusieurs batailles que nous avons toutes gagnées !

Enfin, arrivés aux environs du Grand Caire, nous avons trouvé les beys et les mamelouks qui nous attendaient dans un camp

retranché; malgré tous les obstacles qui s'opposaient à nos succès, nous les avons battus à plate couture; trois mille ont péri par le feu et l'eau; il ne s'est pas fait de prisonniers. Il est bon de vous observer qu'il n'y a que notre division qui s'est battue, qui n'était tout au plus que de cinq mille hommes. La dix-huitième et la trente-deuxième se sont encore couvertes de gloire dans cette bataille célèbre, que l'on appelle la bataille des Pyramides.

Si nous avons bientôt le bonheur de rentrer en France, je ferai mon possible pour obtenir ma démission à quel prix que ce soit. Je ne puis plus me souffrir dans ce maudit métier. Toujours se battre, à perdre la vie à tous les instans de la journée! Au reste, je crois en avoir assez fait; que chacun fasse un peu. Je ne suis plus avide de gloire; je l'ai été parce qu'il le fallait, maintenant je veux vivre tranquille auprès de vous. Voilà où se borne toute mon ambition. L'on me fait entrevoir un avancement prochain, mais je n'en veux point. J'ai fait la guerre en Europe, mais je ne

veux plus la faire en Afrique dans un climat aussi chaud.

Donnez-moi de vos nouvelles ; j'aime à croire que la présente vous trouvera en bonne santé. Quant à la mienne, elle est des meilleures : l'air de la mer m'a été salutaire.

Tous mes camarades ont été étonnés de ce que j'ai pu résister à tant de maux, et dans un climat où la terre semble un brasier. Je finis en vous embrassant de tout mon cœur, et suis avec respect,

Votre fils,

GAY, *capitaine*.

Rosette, le 10 thermidor an VI.
Samedi, 28 juillet 1798.

MON CHER RAMCY,

Je ne vous ai pas écrit depuis notre expédition de Malte. Vous aurez reçu, j'espère, la lettre que je vous ai écrite du bord

de mon vaisseau dans le port de Malte : pour ne pas me répéter, je poursuis.

L'escadre et la flotte mirent à la voile le 15 messidor, et firent route vers l'est. Le 6, nous découvrîmes les hautes montagnes couvertes de neige de l'île de Candie. Le 11, une frégate signala la terre, et c'étaient les côtes de la Barbarie. Le 12, nous découvrîmes des côtes extraordinairement plates et sablonneuses, parfaitement semblables à celles entre Calais et Gravelines.

Enfin le 13., à cinq heures du matin, nous aperçûmes la ville d'Alexandrie. Ce jour, à quatre heures du soir, on donna l'ordre du débarquement, qui s'effectua, malgré une mer assez forte, dans une baie favorable à l'est, et à deux lieues de la ville. En cet endroit de la côte est une tour dite des Mamelouks. Le 14, 6 à 7,000 hommes sans aucune pièce d'artillerie assiégèrent cette ancienne et fameuse ville. Les Turcs tirèrent quelques coups de canon. Les Français étaient déjà aux pieds des murs ruinés de son enceinte ; ils recevaient la mousqueterie et les pierres des Arabes. Ils mon-

tèrent à l'assaut par deux brêches qui existaient.

Les généraux Kléber et Menou furent blessés, mais les Français entrèrent victorieux dans la ville à midi. Le soir les Arabes et Turcs tirèrent sur les Français de leurs maisons, nous y perdîmes du monde. On punit cette révolte, mais on se montra très-modéré. Cette première conquête a coûté 5 à 600 hommes de part et d'autre.

Je débarquai le 15, sans être encore appelé; je parcourus l'espace de deux lieues avant d'arriver à la ville. J'eus le bonheur, avec mon frère aîné, d'y parvenir sans malheur. Nous vîmes quelques-uns de nos morts. Les Français en général eurent la plus grande peine à pourvoir à leurs vivres, et à se caser. Le 17, une députation de 12 à 15 Arabes Bédouins vinrent offrir leur alliance au nom de leur tribu. Le général en chef Bonaparte leur fit quelques présens, et leur donna dix louis à chacun. Ils devaient revenir le lendemain; ils ont manqué à leur parole. Il paraît qu'ils ne sont venus que pour espionner.

Les 15, 16, 17, 18 et 19, les divisions des généraux Desaix, Kléber et autres filèrent sur Damanhour, ville assez considérable, située sur le canal d'Alexandrie, à dix lieues de cette ville. Le quartier général, le général en chef et le général Cafarelli suivirent l'armée à travers le désert.

Toute la partie des sciences et arts, qui eut ordre de débarquer le 18, resta à Alexandrie jusqu'à nouvel ordre. Notre brigade des ingénieurs civils y est encore, à l'exception de trois dont je suis un de ceux qu'on semble avoir détachés pour suivre l'armée; mais jusqu'au 10 messidor, que j'eus ordre d'aller à Rosette, je parcourus la ville d'Alexandrie. Nous cherchâmes à reconnaître son ancienne splendeur à travers des monts de ruines qui ne sont aujourd'hui que celles d'Alexandrie rebâtie par les Arabes. Çà et là, on ne trouve que des colonnes de marbre de toute espèce. J'ai été voir la colonne d'Alexandre Sévère, dite improprement de Pompée; elle est placée hors de l'enceinte actuelle, elle a 104 pieds de hauteur, en

granite rouge ; son fût est de 9 pieds de diamètre, en a 56 de longueur, et est d'un seul morceau. En rentrant dans les murs on voit aussi deux pyramides, dites les Aiguilles de Cléopatre. Enfin elles sont situées sur le bord de la mer, elles ont toutes deux 56 à 60 pieds de hauteur sur sept pieds de face ; l'une est élevée, et l'autre couchée par terre. Les hiéroglyphes dont les quatre faces sont couvertes indiquent qu'elles sont un ouvrage des anciens Egyptiens ; ils indiquent encore qu'elles ne sont pas entières ; elles ont été cassées, et cependant les deux pyramides sont chacune d'un seul morceau de granite rouge. On travaille à leur enlèvement pour les transporter en France.

Le nombre infini de puits et de citernes qui se trouvent dans cette ville, laisse entrevoir ce qu'elle a pu être. En général, les reservoirs d'eau sont encore très-beaux, ils n'ont besoin que d'être curés. Quelques-uns de ces puits ont 40 et 50 pieds de profondeur et 24 à 30 de diamètre, d'une belle construction ; d'autres, de la même profon-

deur, offrent des souterreins, soutenus par deux ou trois rangs de colonnes posées les unes au-dessus des autres.

Le port d'Alexandrie est divisé en deux baies très-belles, peu profondes, et séparées par une digue ou chaussée de 5 à 600 toises de long, et qui se rend jusqu'au Phare, c'est-à-dire, à l'emplacement de cet ancien et superbe édifice, et d'où l'on découvrait les bâtimens à trente ou quarante lieues en mer. Ce Phare n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais fort qui tombe en ruines, et au milieu duquel est un minaret. Je l'ai visité; on y a trouvé quelques pièces de canon, de longues coulevrines de 18 à 20 pieds, des mortiers en pierre; le tout absolument hors de service, et ne pouvant plus résister à un coup de canon. On a encore trouvé dans ce fort des armes dont la forme ne laisse pas douter qu'elles ne proviennent des Français dans la malheureuse expédition de saint Louis en Egypte.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette ville. J'ajouterai seulement que les habitans, quoique vaincus, ne sont pas soumis, et

ne le seront pas même de longtemps. Nous devons ici user de politique, car nous ne sommes pas assez forts pour agir autrement. Au reste on respecte leur religion, leurs mœurs, et surtout leurs femmes. Il est vrai que cette race féminine ici n'est pas très-engageante; en général ce sont de vilains peuples.

J'eus ordre, comme je vous l'ai dit, de me rendre à Rosette, distante de douze lieues d'Alexandrie. Je m'embarquai avec le général Menou, qui commande provisoirement dans cette province. J'entrai dans le Nil le 24 messidor. Nous passâmes avec quelque peine dans la barre du Nil, l'effroi des navigateurs, et nous remontâmes ce fleuve jusqu'à Rosette qui est située sur la rive gauche, à deux lieues de l'embouchure du Nil. C'est seulement de cette seconde et principale branche du Nil que l'Egypte prend un aspect de verdure que le contraste des sables et des déserts voisins embellit encore. Le long des rives de ce fleuve on voit des bois de datiers ou palmiers, des sycomores, de nombreux bestiaux, de

nombreuses habitations. Les jardins sont remplis d'orangers, citroniers et bananiers.

Rosette, comme toutes les autres villes du Levant habitées par les Turcs, est mal bâtie, sale; les rues sont des allées étroites fermées par en haut. Les maisons sont des repaires de puces, de moucherons. Jusqu'à cette heure, nous n'avons, pour ainsi dire, été occupés que du soin de notre subsistance et du soin de dormir. Les moustiques sont un véritable fléau; leur piqûre, la chaleur du soleil toujours brûlant, d'un ciel toujours serein, embrasé, nous font passer des nuits cruelles. J'ai beau me plonger dans les eaux bourbeuses du Nil, je ne peux éteindre la chaleur de mon sang bouillonnant.

Mes fonctions à Rosette sont de lever le cours du Nil, d'observer ce fleuve, ses crues, ses époques, son inondation, son embouchure, sa barre ou banc de sable, si dangereux pour la navigation; enfin de présenter un mémoire sur la ville de Rosette considérée comme port. Je suis logé sur le bord du Nil: de mon lit je vois le

Delta. Nous n'avons pas encore mis le pied dans cette province, qui ne nous inquiète pas parce qu'elle sera bientôt soumise.

Nous avons appris hier, 9 thermidor, (d'heureuse mémoire), que le Caire était au pouvoir des Français, qui y sont entrés en vainqueurs le 4 de ce mois. Cette conquête a été l'affaire d'une bataille de quelques heures. Les mamelouks, au nombre de 4,000 cavaliers sortis du Caire, se sont disposés à défendre l'entrée de leur ville. Les Français, quoique harassés et exténués de fatigues, ont emporté à la bayonnette une redoute assez bien fortifiée, et défendue par trente pièces de canon. Ce fut l'affaire d'un instant. L'affaire devenue générale, 1,000 mamelouks sont taillés en pièces, mitraillés, 2 à 300 sont noyés dans le Nil; le reste épouvanté prit la fuite; on entra dans la ville, le feu embrasait encore le palais ou maison des trois beys, qui s'étaient emparés du pouvoir en méconnaissant l'empire du grand sultan. Une sultane a dérobé à la mort tous les Français et Européens qui résidaient au Caire, en les

faisant retirer dans ses cours. Sans cette mesure ils eussènt été infailliblement massacrés.

La prise du Caire va ranger dans notre parti tous les Turcs, qui n'osaient se décider par la crainte d'une défaite. Malgré cela nous avons journellement, à Alexandrie comme à Rosette, des alertes. Avant-hier j'ai accompagné le général Menou dans une sortie qu'il fit. Cette alerte était fausse, mais il n'en-est pas de même toutes les fois que les Arabes nous forcent de sortir.

Quand nous sommes arrivés à Alexandrie, la peste régnait encore dans quelques maisons turques; elle y régnait aussi à Rosette. Mais dès le mois de juin, et pendant les cinq ou six mois suivans, cette maladie n'est pas dangereuse, elle ne se gagne plus. Le Nil est dans sa crue, ses eaux sont très-bourbeuses, cela ne m'empêche pas de m'y baigner tous les jours.

J'espère aller au Caire sous quinzaine, et aller plus haut voir les fameuses pyramides et les autres monuments de l'antiquité. J'espère et désire vivement de revenir en

France par l'Italie : fasse le ciel seconder mes vœux, mes projets, revoir ma patrie, à laquelle un Français ne peut renoncer!

Je crois que ma lettre partira pour France par la première occasion, celle qui doit porter la nouvelle des succès de notre armée. En vous écrivant, mon cher Ramcy, je vous prie de donner de mes nouvelles aux amis de Calais. Vous voyez que je vous ai écrit longuement. Cette lettre est la quatrième. Je n'écrirai donc pas à Calais, je vous charge de me rappeler au souvenir de madame Wieyne, la future, de votre aimable famille, de madame Grandcourt, Dufaux jeune et vieux, madame Becquet, monsieur et madame Durier, de l'ami Moreaux, Dufour, Eden et autres. A Paris, à madame Récicour, monsieur et madame Bénard.

Salut et amitié pour la vie,

GIREZ.

Nota. Deux voyageurs en Egypte ont écrit sur cet ancien pays. L'un est Savary; sa relation que j'ai lue dans sa traversée,

n'est pas très-exacte; son ouvrage est en trois volumes. Le second est Volney, que j'avais déjà lu et que je relis en ce moment. Son ouvrage est très-bien fait, ses relations sont exactes; je vous engage à le lire (en deux volumes)...

Malgré la proclamation du général en chef aux Turcs sur notre expédition, le peuple égyptien, turc, mahométan, tous demandent où est le pacha de Selim, au nom duquel nous agissons. La prise du Caire les a frappés de terreur et d'étonnement; ils paraissent en être très-contens; disent en leur langue: « Dieu s'est servi des armes des Français pour chasser les mamelouks, les beys, les oppresseurs de l'Egypte. »

Alexandrie, le 12 thermidor an VI.

A la citoyenne Blanc, *rue Helvétius, n° 667, à Paris.*

Douce amie, je t'ai écrit au commencement du mois. Je m'impatientais de ne pas recevoir de tes précieuses lettres ; aujourd'hui j'en connais la cause. Les Anglais ont intercepté nos premiers avisos partis de Toulon ; ils apportaient les premières lettres de tout ce qui m'intéresse sur la terre ; oui, ton Julien François n'avait qu'une seule jouissance à désirer, celle de tes précieuses lettres, et j'en suis privé. Ce sacrifice, bien dur pour mon cœur, je l'ajoute avec plaisir à tous ceux que j'ai faits pour assurer une existence heureuse à ma Julie et à mes enfans.

Le 4 de ce mois, Bonaparte a pris le Caire; je m'y attendais, et il fallait cette nouvelle pour supporter l'état de pénurie où la communication du Nil, interceptée par l'ennemi, nous jettoit. Nous allons être approvisionnés en ris, grains, et la posses-

sion du Caire va nous rendre l'abondance.

Il s'agira de connoître comment le grand seigneur va trouver tout ceci. Les Anglais tiendront-ils la mer cet hiver? Ce sont des choses à éclaircir pour notre existence loin de la France; non que nous ayons besoin des objets de première nécessité en Égypte, mais parceque les communications de mer sont précieuses dans la situation où nous serons dans quelques mois après le retirement des eaux du Nil. Enfin, quand nous en serons là, nous verrons ce que les nouvelles de France nous apprendront.

Tu sauras que j'ai lu les papiers publics jusqu'au 5 messidor. Louis Bonaparte, qui est resté malade ici, m'a toujours procuré les gazettes qui sont arrivées par les avisos. Je vois avec peine que, dans ce moment favorable à une descente en Irlande, on ne s'en occupe pas en France; mais il y a encore trois mois propres à cette tentative: on s'y décidera peut-être.

J'ai trop à écrire ici pour organiser les administrations du lazaret et des postes de la côte pour que je puisse faire un

journal historique de tout ce qui se passe ici à tous ceux que je voudrais tenir instruits. Voici mon projet à ce sujet : je ferai cet historique assez succintement ; je te l'adresserai, douce amie, et tu le communiqueras à Teinier, gazettier. Ceci pourtant sans obligation, mais quand tu le jugeras convenable. Quelquefois même il est possible que je ne puisse te donner qu'un apperçu rapide dans une lettre, et tu le rapporteras de vive voix à nos amis ; car les lettres de Julien François à sa douce amie ne doivent être lues que par celle qui les inspire.

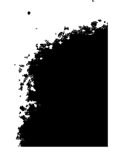
O ma Julie ! te voilà encore une fois au moment de renouveler mon titre de père, et je suis loin de toi ! Pardonne mille fois, pardonne l'éloignement de ton amant, qui ne pourra soulager tes souffrances dans un moment si pénible et si doux pour toi. Je connois le cœur de ma Julie ; si elle souffre, elle éprouve toujours un nouveau bonheur à donner à son époux de nouveaux fruits de son amour. Ah ! si du moins cette fois tes vœux sont remplis, ma chère et gentille

Camille te consolera de l'absence de son père. Si c'est un nouveau garçon, que le nom de Tell puisse nous rappeler la mémoire de celui que nous avons perdu !

Il me tarde de savoir ta délivrance, mais il me tarde aussi de connaître si tu me donnes une Camille. Baise-la mille fois pour son père. Mais c'en est assez, mes yeux baignés de larmes sensibles et douces me forcent de remettre la fin de cette lettre à un autre moment.

Ce 14, à midi. — Il y a dans ce moment quatorze vaisseaux anglais en vue. On compte douze vaisseaux de ligne et deux frégates ; ces deux-ci sont venues à la portée du canon d'Alexandrie, mais elles ont viré de bord quand elles ont vu que notre escadre n'y était pas, et cette escadre ennemie force de voiles pour se rendre au Bekier, port à trois lieues de cette ville, où est mouillée l'escadre française, bien embossée, dit-on, et en état de bien recevoir les Anglais.

A cinq heures, nous voyons avec des porte-vues distinctement l'escadre anglaise,



qui va mouiller au Bekier pour attaquer notre escadre. Il est cinq heures et demie, la canonnade commence, et vers les six heures elle redouble. Il est sept heures, la nuit se fait, et le feu redouble encore. A sept heures et demie nous voyons l'horison enflammé, ce qui annonce l'incendie de quelque vaisseau. A huit heures et quart, la canonnade se ralentit ; enfin à neuf heures nous voyons le feu de l'incendie augmenter. A neuf heures et quelques minutes le vaisseau a sauté. Quelle belle horreur, un ciel couvert de feu !

La canonnade se ralentit à neuf heures et demie, dans ce moment on fait partir mille matelots et canonniers pour aller au Bekier par terre. Il est dix heures, le feu ralentit, et la lune se lève à droite du lieu où vient de s'élever l'explosion du vaisseau incendié. Les Français sont ici tous en armes, et nous sommes tous dans la maison du général Kleber, sur nos terrasses. On fait partir des détachements d'heure en heure pour aller au Békier renforcer les équipages de notre escadre.

A minuit le feu, qui n'a jamais cessé, recommence et redouble. Il est clair que l'escadre anglaise veut ou couler la nôtre ou se faire couler. Nous brûlons de savoir des nouvelles, mais jusqu'à neuf heures du matin nous serons dans l'incertitude.

A trois heures du matin le feu redouble encore; il a duré une heure. A six heures le feu redouble encore. Il part encore d'ici des matelots et des canonniers : il est huit heures, et le feu n'a pas diminué.

A midi, il arrive un exprès de Bekier. O fatale nuit! ô fatale journée pour l'honneur français! l'escadre est détruite. Sur treize vaisseaux et quatre frégates, deux frégates et deux vaisseaux français ont mis à la voile et se sont sauvés. Je pense qu'ils auront été en France vous porter cette triste nouvelle.

Mais ici je m'arrête, ma chère Julie, pour calmer tes craintes. Les Anglais, que les sottises de notre marine élèvent plus encore que leurs moyens, n'ont rien d'heureux à tenter contre nous. Les ports d'Alexandrie, flanqués de batteries et défendus par la na-

ture, n'offriraient que la honte et la mort a cet ennemi qui, je te le répète, n'est formidable que de l'ignorance de notre marine. Imagine-toi que notre escadre était disposée pour être battue par les Anglais trois ou quatre contre un : une pareille bêtise ne pouvoit échapper à un ennemi qui fait de la mer son élément.

Une chose qui te paraîtra étonnante, c'est qu'au moment où je t'écris, trois jours après cette fatale affaire, nous ignorons encore l'état réel des vaisseaux anglais. Qui dit qu'ils en ont quatre à cinq de perdus, ou totalement hors d'état de mettre en mer; qui dit qu'ils n'ont que cinq à six vaisseaux en état de faire route; mais je crains bien qu'ils ne retournent plus qu'il ne sont venus, c'est-à-dire qu'ils avoient quatorze vaisseaux auxquels ils joindront ceux qu'ils nous ont pris. Ce bruit même semble s'accréditer.

Telle est cette malheureuse affaire. Mais laissons encore ces détails fâcheux, et rassure-toi sur le sort de notre colonie. Nous sommes ici bien retranchés par des batte-

ries, et nous ne sommes mal que de ne pas recevoir des nouvelles de France. O ma Julie! qu'il me serait doux, tous les quinze jours au moins, d'avoir une de tes lettres!

On dit que Bonaparte laisse six mille hommes au Caire; qu'il y a rétabli l'ancien gouvernement dépossédé par les mamelouks. Tu sens que c'est le moyen de se faire un ami puissant dans le pays.

Nous attendons chaque jour à le voir paraître ici; car, après l'affaire de la flotte, il faut bien que Bonaparte soit quelque temps ici. Déjà bien des gens pensent au voyage de l'Inde; ceci me paraît éloigné encore; cependant tu sauras ce qui en sera par mes premières lettres.

La frégate qui alloit en France avec les dépêches de Marmont pour appeler son épouse ici a été, dit-on, prise; dans ce cas le départ de cette charmante femme sera retardé. Et en effet, je vois de la folie d'appeler sa femme avant que les circonstances soient assises ici d'une manière invariable. Mais il appartient à Marmont de hâter le

voyage de son épouse ; quant à celui de ma Julie, aussitôt qu'il sera possible de le déterminer, sois tranquille, ton époux t'appellera avec l'empressement de l'amant le plus passionné.

Je ferme cette lettre, car on m'assure qu'un capitaine part pour France. Puisse cette lettre te parvenir, douce amie, avec les baisers que je mets sur ces lignes pour toi et mes enfans!

Amour pour la vie.

B. JULIEN FRANCOIS.

Au Grand-Caire, le 20 thermidor.

C. LASALLE, *chef de brigade du 22e régiment de chasseurs à cheval à l'armée d'Orient, à sa mère.*

Au moment de partir avec le général en chef pour aller au-devant d'une caravane importante dont les mamelouks se sont

emparés, et qu'il faut leur arracher des mains, j'apprends qu'on prépare un courrier à partir, ma très-chère maman : les occasions sont si rares que je ne puis laisser échapper celle-ci sans vous donner de mes nouvelles.

Ni la fatigue, ni la chaleur, ni la privation du vin, n'ont altéré en rien ma santé ; au contraire, j'engraisse à vue d'œil. Je ne regrette qu'une seule chose, ce sont mes pauvres cheveux. L'extrême chaleur les a tous fait tomber. J'attribue aussi une grande partie de cette perte au manque de poudre et de pommade.

Le général Bonaparte, toujours prodigue de bontés pour moi, m'a donné le commandement des hommes à cheval du septième d'hussards et du vingt-deuxième de chasseurs : me voilà petit général. Souvent il m'invite à dîner, et il me place toujours à sa droite. J'ai une peine infinie à former mon nouveau corps, délabré autant que possible ; mais j'espère en venir à mon honneur à force d'activité.

On nous assure qu'il arrivera, d'ici à

quelques mois, des renforts de France, et que nous retournerons dans notre pays. C'est le vœu de l'armée qui, quoiqu'aussi bien qu'il est possible pour le pays, a le cœur trop français pour ne pas préférer notre pays à celui-ci.

Nous avons déjà huit cents chevaux arabes uniques pour la course. J'en ai trois. Les officiers de mon régiment se conduisent fort bien à mon égard, et m'ont donné de grandes preuves d'estime.

Heureusement, vu mon nouvel emploi, j'ai peu de tems à réfléchir, et je suis trop fatigué le soir pour rêver tout éveillé; car sans cela je sens que je succomberais à la peine que j'éprouve de me savoir loin de tout ce qui m'est cher au monde, ma mère mon père, ma maitresse et mon fils. Quelquefois, cependant, des idées, des regrets amers se présentent; je soupire, une larme coule, et je cherche aussitôt à m'arracher de ma mélancolie. O pauvre Charles! comme tu passes ta jeunesse! O devoir! que tu es rigoureux!

J'espère cependant que, par le même

bonheur qui m'accompagne au milieu des batailles, le ciel aura respecté vos jours. Je me réjouis de baiser un jour votre main respectable, de tarir par mes embrassemens les pleurs que vous avez versés pour moi. O maman! j'ai bien besoin de vous serrer dans mes bras!

Mon fidèle Joseph est toujours avec moi; il m'est bien utile, et je ne saurais dire les soins attentifs qu'il a de moi. Je suis sûr que Colin en a bien autant de vous, aussi je lui promets un beau châle des Indes, etc. si nous prenons la caravane.

Adieu, bonne, recevez cent baisers bien tendres, et présentez mon respectueux hommage à mon vieux père, que j'aime et révère.

Amitié à mes amis et respect à qui de droit.

CHARLES LASALLE.

Au Grand-Caire, le 20 thermidor.

C. LASALLE, *chef de Brigade, etc. etc.* , *à sa* JOSÉPHINE.

Je n'ai point encore reçu de tes nouvelles, ma regrettée Joséphine. Le malheur a voulu que trois courriers qui étoient arrivés à Malte ayant été chargés sur le même bâtiment, les Anglais l'ont pris, et on a jeté les lettres à la mer. Elle a englouti bien des richesses, mais jamais un trésor qui valût pour moi une lettre de toi!

Je vais partir dans l'instant avec le 7e de hussards et mon régiment. Le général Bonaparte, qui m'accable d'honnêtetés et de bontés, vient de m'en donner le commandement. Nous allons au devant d'une caravane dont les mamelouks se sont emparés; elle est importante. Nous nous battrons; mais le bonheur et toi, qui m'ont toujours protégé, me préserveront encore cette fois-ci. Tu as dû recevoir de moi trois lettres de Malte, une d'Alexandrie, et voici la seconde du Caire. Je ne puis t'écrire plus sou-

vent. Je suis écrasé d'ouvrage pour l'organisation de mon nouveau corps, qui est très-délabré.

Ton frère me fait bonne mine, parce que tu n'es pas ici. Je voudrois que ce fût le rebours. Que fait mon petit ? comme il sera beau quand je le reverrai ! car je reviendrai bientôt. Le général Bonaparte a promis que des troupes viendront bientôt nous relever. Mais que je serai laid, moi ! la chaleur nous a rendus tous noirs comme des corbeaux, et, pour comble de malheur, j'ai perdu tous mes cheveux.

Comment vas-tu de ta grossesse? Mon Dieu ! qu'il est cruel de vivre dans l'anxiété sur tout ce qui m'intéresse ! Le temps du bonheur est passé. Si un instant je cesse de travailler, mon esprit se livre aux réflexions les plus noires. Je pleure, et personne ne partage ma peine. Je ne connais personne dans le régiment ; je n'ai pas d'amis ; pauvre Charles ! tu as tout perdu puisque tu n'as plus ta Joséphine ! Qu'au moins tu me regrettes et je serai un peu consolé ! Je pourrois oublier que j'ai eu des jouis-

sances au-dessus de celles que doivent avoir les humains ; mais oublier que tu es mon amie, et penser à vivre sans toi, c'est ce qui ne peut entrer dans ma tête.

Adieu, Je monte à cheval et t'envoie cent baisers.

Ton

CHARLES.

Grand-Caire, le 22 thermidor.

Au citoyen ST.-GENIER, *directeur des messageries nationales à Toulouse*,

MON CHER PÈRE,

Vous devez être en peine sur mon sort ; jusqu'à ce moment nous en sommes quittes pour de grandes fatigues. Nous sommes maîtres du Grand-Caire depuis quinze jours. Les mamelouks sont à deux journées d'ici. Ils perdirent deux mille hommes dans la

principale affaire que nous eûmes avec eux. Le général Bonaparte est à leur poursuite. Dans peu j'espère de vous embrasser ainsi que ma mère.

Après avoir débarqué à Alexandrie, nous nous mîmes en route pour le Caire, sans vivres, sans chevaux, et avons été poursuivis jusqu'ici par des bandes d'Arabes qui étaient à cheval, et qui nous ont harcelés singulièrement. Au moment d'entreprendre cette route, le général, voyant que nous manquions de tout, nous dit : « *Les vertus sont pour nous.* »

Dans une bataille sur le Nil, les mamelouks ont pris tous nos effets qui étaient embarqués et nous ont laissés comme le jour que nous sommes nés, avec ce que nous avons sur le corps.

Mamet, ainsi que tous les officiers qui sont restés en France, sont remplacés, j'en suis bien aise.

Embrassez ma chère mère, etc.

SAINT-GENIER.

Au Caire, le 27 thermidor.

L'adjoint LACUÉE *à son oncle.*

Je n'ai reçu aucune lettre de vous depuis mon départ de Toulon, mon cher oncle, et je crains bien que vous n'ayez reçu de moi aucune nouvelle. Je juge de vos inquiétudes à mon égard par les bienfaits dont vous m'avez comblé; jugez de la mienne par la reconnaissance qu'ils me commandent.

Cette lettre vous parviendra peut-être : un de mes camarades la porte, et s'embarquera sur un neutre. D'ailleurs les Anglais, vainqueurs, sont cependant assez maltraités pour ne pouvoir tenir la mer, et laisseront, j'espère, pour quelque temps nos communications libres. Avec quelle ardeur nous le désirons! Depuis quatre mois nous ignorons ce que sont devenus nos parents et amis. Nous avions laissé la république entourée de factions, et à peine quelques gazettes insignifiantes nous sont-elles parve-

nues! Tous les courriers ont été saisis; présage bien sinistre! le seul convoi qui portait Tallien a été respecté.

Si les dépêches du général sont parvenues, vous aurez apris que je suis blessé, quoiqu'au premier coup-d'œil ma blessure est assez légère. La balle a respecté la langue, le gosier, les vaisseaux sanguins, et la mâchoire gauche. La mâchoire gauche a seule été fracturée; elle l'a été avec éclat, mais pas assez, heureusement, pour ne pas me défigurer. La plaie va à merveille, je puis parler, et j'espère dans quinze jours manger autre chose que de la bouillie, ou plutôt manger; car, depuis un mois, je ne fais qu'avaler. Les chirurgiens prétendent que les eaux de Barége me seraient nécessaires, sinon indispensables. Je crois qu'elles me seront agréables, et je serois très-disposé à y aller; mais comme il est possible que le malheureux combat d'Aboukir ne rende critique la position de l'armée, et . . . . . à l'instant de la cicatrice, je resterai : mon sort sera lié à celui de l'armée, quoique j'y serve avec peu, et bien peu d'agrément,

et quoique je sois bien sûr qu'on ne me saura nul gré de ce sacrifice.

La campagne que nous venons de faire est, sans contredit, la plus pénible qu'aient jamais fait les Français. Nos marches forcées dans le désert sous un ciel brûlant, sur un sable plus brûlant encore ; notre disette d'eau pendant cinq jours, de pain pendant quinze, de vin pendant trois mois ; sans cesse au bivouac, exposés à une rosée perfide qui aveuglait les imprudents ; tout cela est bien plus terrible que les batailles et les siéges ; il ne faut que l'élan pour celles-ci, il faut pour l'autre du vrai courage, du courage de tête et d'âme.

Nous n'avons eu que deux batailles et trois ou quatre combats, ou plutôt, nous n'avons eu que deux boucheries. Les mamelouks n'avoient que la bravoure, nous étions instruits et disciplinés. Ils sont venus se briser sur nos bataillons carrés ; leur imprudente valeur les a fait se précipiter entre deux de ces masses redoutables, et ils y ont trouvé leur tombe. Vaincus, et sans autre espoir que de se sauver, ils

fuient avec leur bagage ; ils ne sont plus à craindre ; la constance du courage ne saurait être l'apanage de l'ignorance, elle n'en possède que l'élan. D'ailleurs, quelques forts élevés à l'entrée du désert et aux débouchés de la Syrie nous garantissent d'eux ; et ensuite, où peut se recruter ce ramas d'esclaves ?

Les Arabes Bédouins et les habitants sont aujourd'hui nos seuls ennemis. Les premiers sont indestructibles, voleurs par profession et par institution reçue de race en race ; il seroit plus difficile de les civiliser que nous rendre sauvages. Les liens de la société leur seroient plus pénibles que les fatigues de cette vie affreuse que l'habitude et l'ignorance les empêchent de trouver horrible. On ne peut que les éloigner, et l'on y réussira en rendant le pays à la culture et creusant des canaux larges et profonds, et bâtissant des fortins de distance en distance Quant aux habitants, quelques têtes de Cheiks les soumettront bientôt.

L'Égypte ne ressemble en rien à tout ce

qu'en ont dit nos écrivains. Son sol est fécond, mais point abondant; la nature ne demande qu'à produire, mais c'est un terrain nud et presque inculte. Ses habitants, dégradés par l'esclavage, sont retombés dans l'état de sauvages, et n'ont gardé de la civilisation que la superstition et l'intolérance religieuse. Je les ai trouvés parfaitement ressemblants aux nations de la mer du Sud peintes par Cook et Forster.

En un mot, ce pays n'est rien quant au présent; il n'offre que de grands souvenirs et de vastes, mais éloignées espérances. Il ne valoit pas la peine d'être conquis dans l'état actuel des choses; mais si des politiques, surtout des administrateurs habiles, s'en occupent dix ans, si, dix ans, nous y employons nos soins et nous y sacrifions ses revenus, il deviendra la plus belle colonie de l'Europe, produira de grands changements dans le commerce du monde.

Où sont-ils ces administrateurs? Nous avons ici l'homme capable de donner au goût d'Égypte la première et grande impulsion, mais pas un capable d'administrer,

quoiqu'en ait dit la bavarde déesse... Oh! combien de fausses réputations se sont faites en Italie, et que de piédestaux qui resteront sans statue! D'ailleurs le Français, dont l'impétuosité convenait pour cette conquête, serait-il assez patient pour attendre? Toujours pressé de recueillir, laissera-t-il mûrir dix ans, et, comme le sauvage de Montesquieu, ne coupera-t-il pas l'arbre pour en avoir le fruit? Les premières mesures me donnent le droit de le craindre.

Gurieux se porte à merveille à cette heure; il n'a éprouvé qu'une forte diarrhée; on le surcharge d'ouvrage, et d'un ouvrage bien indigne de lui. On ne sait pas tirer parti de son talent, et l'on utilise son activité en la profanant. Il philosophe d'un bout du jour à l'autre que c'est ici le cas de mettre en pratique ce qu'il a lu jadis et pensé depuis.

J'ai jusqu'au bout de ma lettre différé de vous parler du malheureux Desna.... Il est pris par les Bédouins depuis plus d'un mois, et depuis cette époque on ignore ce qu'il

est devenu ; ces voleurs ne l'auront pas tué, mais s'il a été présenté aux mamelouks il est perdu ; sinon, et qu'il ait pu résister aux fatigues et aux mauvais traitements, nous l'aurons peut-être. Nous nous accrochons tous à ce brin d'espérance ; mais il est bien faible. La perte d'un camarade est ici bien sensible, mais surtout la sienne. Sa franchise, son cœur et ses sentiments m'avoient inspiré pour lui une amitié qu'il partageait. C'était le seul ami de mon âge que j'eusse ici. Je ne tiens plus maintenant qu'à Gurieux. La guerre a été bien funeste à l'état-major ; il n'y avoit plus avant-hier que l'adjoint en état de faire le service ; tout a été pris et tué, quatre ou cinq blessés. Jamais hussards ne firent un service pareil au nôtre, même lorsque leurs combats étaient en Gênes. Je me rappelle d'une vive partie de plaisir que nous fîmes cinq sur la plus haute montagne de Toulon ; des cinq je reste seul.

Le camarade qui se charge de vous remettre ou de vous faire parvenir ma lettre est le citoyen Veyssière, chef d'escadron

au 18e ; il a trente ans de service effectif, et sept campagnes. Il aurait, par conséquent, droit à une retraite ; mais, blessé ici et rongé par la pierre, il a voulu rentrer en France. On lui a sottement conseillé de donner sa démission, il l'a fait, elle a été acceptée. Ne seroit-il pas possible, cependant, de lui faire avoir, ou sa retraite ou une compagnie d'invalides ? Je vous prie d'y employer tous vos efforts et votre crédit ; vous rendrez service à un des plus braves et des plus vaillants militaires de la république, qui sort, le cœur pur et les mains nettes, de la révolution et de la guerre.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, j'embrasse ma tante. Il me tarde bien fort de vous revoir l'un et l'autre. Je voulois acheter des châles pour elle, mais la caravane a été détournée par les beys, et le peu qu'il restait ici ont été enlevés à un prix fou ; on les achetait vingt-cinq à trente livres, et ils étaient assez communs. Je serai donc réduit à lui porter du café mocka.

Adieu ; Mes respects au citoyen et à la

citoyenne Lacépède, au général Clarke, à Brostaut, au général Servan, etc. Rappelez-moi au souvenir de Davignan, Desages, Decok, Charles Maroit, Marecheski, etc.

LACUÉE.

Au Caire, le 29 thermidor an VI.

Au citoyen PISTRE, *demeurant au bureau du Naulage, quai Vincent, n°* 199 *à Lyon.*

Je saisis avec empressement, mon cher ami, l'occasion que me procure un de nos chefs d'escadron qui se retire par démission, pour te faire parvenir cette lettre, dans l'espoir qu'elle sera plus heureuse que celle que je t'ai écrite d'Alexandrie, la frégate qui en était porteur ayant, dit-on, été prise par les Anglais. Tu as sans doute appris, qu'après une navigation heureuse, nous nous étions emparés de l'île de Malthe, et que de là nous avions fait voile

pour l'Égypte. Nous sommes, en effet, arrivés devant Alexandrie le 14 thermidor, et nous nous en sommes également emparés après une légère résistance.

Je ne saurais t'exprimer, mon cher ami, l'étonnement que j'ai éprouvé en entrant dans cette ville, jadis si célèbre, dont il ne reste pas la moindre splendeur, et où on ne trouve plus que les vestiges de quelques anciens monuments, tels que la colonne de Pompée, les bains de Cléopatre, etc. L'Alexandrie moderne n'est plus qu'un amas de baraques de terre, formant de petites rues fort étroites, d'une mal-propreté au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer : ce qui, joint à la chaleur excessive de ce climat, fait qu'on y respire un très-mauvais air qui y amène chaque année la peste.

A peine commençait-elle à cesser ses ravages lorsque nous avons abordé ; plusieurs bâtiments en étaient encore infestés dans le port, et j'ai encore vu porter en terre des êtres vivans qui en étaient attaqués. Je t'avoue que ce spectacle joint

à l'air stupide et farouche des habitans du pays m'a navré le cœur. Je me suis demandé à moi-même comment le gouvernement français avait fait tant d'efforts et exposé une armée de quarante mille hommes pour venir soumettre un peuple si féroce et si abruti.

Tel est, mon cher ami, la question que je me suis faite en mettant le pied sur ce sol brûlant qui ne présente de toutes parts que des déserts immenses, entièrement dépourvus d'eau, dans l'espace de quatorze lieues que nous avons traversées en partant d'Alexandrie

Après cette cruelle traversée, où les troupes ont beaucoup souffert de la chaleur et de la soif, nous nous sommes approchés du Nil, dont les rives sont un peu plus fécondes, mais toujours habitées par un peuple également farouche. Pendant nos trois premières journées de marche, nous avons continuellement été suivis par des Arabes ou des Bédouins, qui sont des brigands à cheval, accoutumés à vivre de pillage, et qui égorgeaient ceux qui, épui-

sés de soif et de fatigue, ne pouvaient suivre la colonne.

Nous avons enfin rencontré les Mamelouks, qui sont des troupes que les beys, au nombre de vingt-quatre, qui gouvernent l'Egypte sous leur domination, tirent de Circassie et de la Géorgie, et tiennent à leur solde. Ces troupes sont toutes montées sur d'excellens chevaux arabes ; elles ont voulu nous charger, mais le feu de la mousqueterie et du canon les a bientôt dispersés, et fait retirer jusques sous les murs de Caire, où nous sommes entrés le 3 thermidor, après avoir complettement battu l'ennemi.

Je croyais qu'en arrivant dans cette ville, si célèbre par son commerce avec l'Inde, nous y trouverions de tout en abondance, mais mon attente a été trompée, et, à l'exception des Européens qui y sont établis, le peuple y est aussi barbare et aussi ignorant qu'à Alexandrie.

D'après le léger aperçu que je te donne de l'Egypte, tu peux croire que l'armée n'est point contente de cette expédition

dans un pays dont les mœurs, la nourriture et la chaleur ne s'accommodent nullement avec notre manière de vivre en Europe. La majeure partie de l'armée est attaquée par la dyssenterie, et quoique victorieuse, finira par y périr misérablement, si notre gouvernement persiste dans ses projets ambitieux. Beaucoup d'officiers donnent leur démission; et je t'avoue que je la donnerais également si j'avais espoir de trouver quelqu'emploi en France; mais, dénué de ressources, il faut prendre patience et attendre que les événemens apportent quelque changement dans la position critique où nous nous trouvons.

Nous ne savons si notre séjour sera long dans ces nouvelles contrées, et si nous porterons plus loin nos conquêtes; mais il paraît qu'on est disposé à garder le pays, car on y a déjà organisé des municipalités. Une partie de l'armée est à la poursuite des Mamelouks, et je crois qu'on fera tous les efforts imaginables pour les atteindre avant qu'ils se soient retirés dans la Syrie, puisqu'ils se sont emparés de la caravane

des Indes, qu'ils emmènent avec eux, et qui est un objet très-précieux.

Adieu, cher ami, donne-moi de tes nouvelles dont je n'ai pas reçu, depuis celles que je reçus à Gênes. Bien des complimens à toute notre famille, et crois-moi,

Ton sincère ami.

PISTRE.

Au Caire, capitale de l'Égypte, partie d'Afrique, le 29 thermidor.

DUMAS, *brigadier de la compagnie N° 1, à la citoyenne* DUMAS.

CHÈRE MÈRE,

Je vous écrit la présente pour vous informer de l'état de ma situation, qui n'est pas des meilleures. Nous sommes dans un pays extrêmement chaud, où on ne trouve point de vin, pas même de pain, si nous n'eussions construit des fours, excepté des

mauvaises galettes que nous ne pouvons manger, et dont se nourrissent les habitants du pays.

Je vous dirai que, dans ce pays, il y a dix-sept ans qu'il n'y a pas tombé d'eau. L'Égypte serait inhabitable si ce n'était le Nil, qui est le nom du fleuve qui déborde tous les ans, et arrose tout ce vaste pays. La peste y est très-commune ; le peuple y est barbare ; leur dieu est Mahomet, ils n'en connaissent pas d'autres. Dans cette ville il y a soixante mille chrétiens, et le nombre de ses habitans monte à un million, qui sont très-tranquilles et qui aiment assez les Français.

Nous avons marché cinq jours sans trouver l'ennemi. Lorsque nous eûmes joint le Nil, nous trouvâmes une flotille armée qui s'était détachée de notre escadre, dont une grande partie de la cavalerie à pied s'est embarquée dont j'étais du nombre ; c'était le 24 messidor que nous nous embarquâmes. Le général Bonaparte donna ordre au commandant de la flotille de prendre l'avance sur l'armée, ce que nous fimes.



Le 25 messidor, à cinq heures du matin, nous apperçumes les ennemis au nombre de dix-mille, tous à cheval, qui côtoyaient le Nil, et avaient cinq chaloupes canonnières qui les suivaient pas à pas : à six heures le combat s'engagea. Après quatre heures de combat, les cinq chaloupes, qui avaient fait un feu terrible sur nous, vinrent à l'abordage ; nous fûmes obligés d'abandonner nos chaloupes, et nous sauver du côté où l'ennemi avait le moins de forces : une demi-heure après, notre armée nous joignit et chassa l'ennemi ; nous reprîmes nos chaloupes, et la victoire fut à nous.

De-là nous allâmes près du Caire, où nous avons eu une bataille très-sanglante, dans laquelle les Mamelouks ont perdu trois mille hommes, et nous n'avons pas perdu cinquante hommes, ce qu'il ne vous sera pas aisé à croire. Autre chose de nouveau, nous sommes maîtres de la Basse-Egypte. On prétend que sous peu de jours nous retournerons en France.

Adieu, chère mère, grand'mère, sœurs

et beaux-frères; je finis en vous embrassant tous du profond de mon cœur.

DUMAS.

Au Caire, le 30 thermidor an VI.

DEZIRAD, *maréchal de logis au* 18e *régiment de dragons, à la citoyenne* ADELINE, *à Marseille.*

MA CHÈRE AMIE,

Je profite de la commodité du citoyen Veyssiere, chef d'escadron de notre régiment qui part aujourd'hui pour la France, pour te donner de mes nouvelles, et en même tems pour te renouveller de nouveau le serment que je t'ai si souvent fait de t'aimer jusqu'à la mort. Oui, je te le répète encore, et il n'y a pas un moment, depuis notre malheureuse séparation, que tu ne

sois présente à mes yeux, et que je n'accable de baisers ton cher portrait. Oui, chère Adeline, si tu m'aimes comme tu me l'as toujours témoigné, je te jure que nous finirons ensemble nos jours. Hélas! quand arrivera-t-il l'heureux moment d'une réunion si désirée?

Depuis que nous sommes en Egypte, l'armée ne cesse de souffrir. Les grandes fatigues que nous avons éprouvées dans le désert, la grande chaleur du soleil qui faisait sortir le feu de la terre, dépourvus absolument de vivres, obligés de marcher continuellement, tout cela est cause qu'il est mort beaucoup de volontaires qui tombaient de faiblesse roides sur la poussière.

Nous avons eu plusieurs fortes batailles avec les Mamelouks qui ont toujours été battus. Je te dirai qu'à la dernière affaire j'ai eu mon cheval blessé.

Je te prie de dire mille choses honnêtes à Doux. Dis-lui qu'il n'ait jamais la faiblesse de s'embarquer pour venir dans ce maudit pays. Tu lui diras que j'envie beaucoup son sort.

Je finis, ma douce amie, en t'embrassant mille fois, et crois-moi pour la vie.

Ton fidel ami,

DEZIRAD.

Au Caire, le 1er fructidor an VI.

C. FABREGUE, *au citoyen Fabregue, aide-commissaire à bord de la frégate la Mantoue, à Alexandrie.*

Je saisis l'occasion qui se présente pour te donner, mon cher frère, de mes nouvelles. J'aurais cru en recevoir des tiennes depuis long-tems, mais j'en ai attendu vainement jusqu'à ce jour. Je souhaite que ta santé soit dans un parfait état ; jusqu'à présent je ne puis me plaindre de la mienne, malgré les privations de toute espèce et les fatigues continuelles que nous éprouvons dans le Nil, où nous sommes malgré cela

obligés de nous battre contre les Bédouins et les Arabes des rives du Nil, que nous sommes dans le cas de parcourir avec nos avisos. Je ne me serais jamais attendu à faire une navigation aussi pénible avec nos petits bâtimens ; quelque idée qu'on s'en fasse, on n'approchera jamais de la vérité ; mais puisque nous ne pouvons rien changer à notre destination, je dis vogue la galère, et je nage.

Je viens d'écrire à mon épouse ; j'espère que tu ne négligeras pas d'en faire autant pour la rassurer sur ce qu'elle pourrait craindre de la suite du combat de notre escadre, lorsque cette nouvelle sera parvenue à Toulon.

Vous êtes, sans doute, mieux à même de savoir les détails de cette affaire, puisqu'il y a une poste établie d'Alexandrie au Caire ; je te prie, en me donnant de tes nouvelles, de nous instruire, l'ami Fouque ou moi, de ce qu'il en a été, et de notre position actuelle.

Les Mamelouks ont absolument fui loin de leur domaine ; ils sont partie dans les

déserts et partie dans le Sahir, et ne peuvent pas, je crois, retourner sur leurs pas de sitôt. Nous avons cependant à réduire encore les Arabes Bédouins qui, se joignant aux habitans des villages du Nil, nous obligent de tems en tems à nous battre; mais l'avantage est toujours pour nous, et nous serons, autant qu'il sera possible, tranquilles sur leur révolte, par les mesures que l'on va employer contre eux.

L'ami Fouque et moi te prions de dire bien des choses aux amis Ferrat, Morel, Saint-André, etc., de votre bord.

Je finis par t'engager à me donner plus souvent de tes nouvelles, et de te rappeler que nous sommes ici comme en exil, pour nos péchés sans doute; mais patience; — lorsqu'ils seront expiés, nous irons en paradis, et ce lieu pour moi n'est autre chose que ma bastide de Toulon, ma femme, mes enfans et toi que j'aimerai toujours. Adieu; je t'embrasse et suis pour la vie,

Ton tendre frère,

C. FABREGUE.

Alexandrie, ce 12 fructidor an VI.

A la citoyenne DESCORCHES, *rue d'Anjou, N°. 929, fauxbourg Honoré, à Paris.*

ENCORE une; peut-être serez-vous plus heureuse que moi, bien aimée, vous en recevez quelqu'unes probablement, mais nous aucune. Celle que je vous ai écrite de Malthe a été prise sur la Sensible; mais à notre arrivée ici j'en ai écrit une qui a dû vous parvenir; une par le vaisseau le Guillaume-Tell, après notre défaite, et une autre par les vaisseaux anglais.

Voilà les seules occasions que nous avons eues jusqu'à présent. Celle-ci est aventurée; car le port d'Alexandrie est bloqué par trois vaisseaux et trois frégates, qui sont, le Zélé de 74, commandant; le Goliath, de 78 canons; Schwirt-sure, de 74; l'Alchmène, frégate, et l'Emeraude, frégate; la Bonne-Citoyenne, id. Devant Damiette il y a également un vaisseau dont je ne me

rappelle pas le nom, et outre cela deux frégates, la Fortune, chébeck, qu'ils nous ont pris, et deux avisos, la Torride et le Léger. Ce dernier venait de France quand il a été pris; jugez du déplaisir. Toutes nos lettres ont été la capture de l'ennemi, excepté les dépêches du gouvernement, qui ont été jettées à la mer.

Parmi les lettres on a trouvé un portrait qu'apparamment quelque belle envoyait à son cher ami. Elles n'ont pas de quoi se chagriner, car voudrait-on leur être infidèle, cela est impossible; il n'y a pas une femme ici qui vaille la moindre de notre cher pays; elles sont rares, quelques Européennes, voilà tout. Pour les femmes du pays, les belles ne se montrent pas apparamment. Celles que l'on voit font trembler.

Tous ceux qui viennent de l'intérieur disent qu'Alexandrie est la plus belle ville; hélas, que doit donc être le reste! Figurez vous un amas confus de maisons mal bâties, à un étage; les belles avec terrasse, petite porte en bois, serrure id.; point de fenêtres, mais un grillage en bois si rappro-

ché qu'il est impossible de voir quelqu'un au travers; rues étroites, hormis le quartier des Francs et le côté des grands. Les habitants pauvres, qui forment le plus grand nombre, au naturel, hormis une chemise bleue jusqu'à mi-cuisse, qu'ils retroussent la moitié du temps dans leurs mouvemens, une ceinture et un turban de guenille, voilà leur appanage. J'espère que nous irons au Caire, nous verrons s'ils sont comme ceux-ci, alors j'aurai de ce charmant pays jusque par-dessus la tête. Je m'enrage d'y être ainsi que le cher . . . .

Nous désirons fortement et bien vivement retourner; mais puisque nous y sommes, tant vaut-il le voir. Les restes de cette fameuse Alexandrie ne sont pas beaux; nous verrons si Memphis a eu le même sort. La maudite Egypte! sable partout. Le limon que le Nil laisse sur la terre en fait la richesse. Un homme qui a dans le désert un pays, peut cultiver autant de sable que son pays fournit d'eau pour arroser tous les jours.

Mon courage est soutenu par l'espoir

d'un prompt retour. . . . .
. . . . il se pourrait bien qu'on l'envoyât, je vole dans vos bras, de là à mon département, je voudrais m'y trouver cet hiver; le tems passe malheureusement trop vite. Il se pourrait bien que l'on fît quelque tentative, je serais fâché de ne pas m'y trouver.

Nous ferons peut-être voir que les Bretons et Normands valent mieux que les Provençaux; cette malheureuse défaite vient beaucoup de leur mauvaise conduite.

Tous les chefs venus de Brest, excepté un, ont été tués ou dangeureusement blessés. Je vois avec peine que l'amiral sera la bête de somme, il ne peut se défendre, chacun le charge; il a peut être des torts, mais pas tout ceux qu'on lui donne et qu'on lui donnera. Gantheaume, son chef de l'état major, fait contre-amiral par le général en chef, prendra, à ce qu'il paraît, à son retour du Caire, le commandement des misérables forces qui sont ici. Nous le désirons, et attendons avec impatience son arrivée, cela soulagera, et nous verrons alors

quelle bordée nous devrons prendre ; car faire un plan est une chose impossible dans les circonstances ; il faut que nous allions au Caire pour bien juger où nous ferons voile selon les circonstances.

Que de gens attrappés, chère amie ! Tous ces faiseurs de fortune, ou bien tous ces voleurs, ont le nez bas, et voudraient retourner d'où ils sont partis, je crois. Je vois avec beaucoup de plaisir que la plus grande partie aura plutôt perdu que gagné ; il y en aura quelques-uns qui feront de bonnes affaires, mais ce sera la minorité, et ils auront bien sué. Les Arabes du désert en ont expédié plusieurs pour l'autre monde : ils harcellent tellement les villes et les villages, qu'à deux cents pas hors de l'enceinte on court de grands dangers : plusieurs personnes ont été tuées de cette manière.

Murat bey s'est retiré dans la haute Egypte, où on le poursuit sans succès. Ibrahim bey en Syrie, on l'a poursuivi inutilement ; on a néanmoins atteint son arrière-garde, qui s'est supérieurement bat-

tue, et qui ne s'est pas laissé entamer, de sorte qu'on l'a laissé continuer tranquillement sa route. Les richesses ont été presque toutes enlevées ; ce que l'on a eu a été très-peu de chose. Je crains que l'on ne manque d'argent ; on en manquera certainement, si l'on veut exécuter de beaux projets qui seraient bien utiles, qui coûteraient immensément. Les gens du pays sont pauvres, il n'y a pas de ressources de ce coté-là ; il n'est resté aucun Mamelouk, leur bravoure est étonnante. Tous bien armés, intrépides à l'excès, ils sont venus se faire tuer dans les rangs ; aucuns ne se sont rendus.

Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment. Je ne vous parle que d'affaires, mais dans celle qui partira en même tems par un autre bâtiment, qui sera plus sûr selon ma manière de voir, mon cœur s'ouvrira à ma chère et bien aimée amie.

AVRIEURY.

A Alexandrie, le 23 fructidor an VI.

ROZIS *à son ami* GRIVET.

MON CHER,

C'EST avec bien du plaisir que je t'écris la présente, espérant qu'elle aura le bonheur de te parvenir, malgré les grandes difficultés que nous éprouvons depuis le moment malheureux de la destruction totale de notre escadre.

Au moment que l'armée de terre se bat comme des lions, celle de mer se bat comme des lâches. Nous ne devons nullement inculper les officiers subalternes, les cannoniers et quelques matelots ; mais une grande partie avec les officiers supérieurs se sont battus comme des traîtres à leur patrie.

Nous habitons un pays où tout le monde se déplaît à la mort. Si l'armée l'avait connu avant de partir de France, nul de nous n'aurait embarqué, et aurait préféré

un million de fois la mort que de nous voir réduits à la misère où nous sommes : nous avons l'ennemi par-tout, devant, derrière, et par les cotés ; exactement la Vendée ! mais heureusement que nous avons battu, à ce que nous croyons, les plus redoutables. 1o. Nous avons battu les Arabes. 2o. Les Mamelouks. 3o. Les Bédouins, presque tous cavalerie de petits chevaux allant dans les montagnes comme dans la plaine. Les soldats se battent comme des Césars ; il a réellement fallu des soldats français pour les battre.

Nous nous sommes presque toujours battus en bataillon quarré ; trois jours de suite à marche forcée en bataillon quarré, différemment nous aurions été tous détruits. Dans le principe, il nous faisaient très-peu de prisonniers, et s'il y en avait quelqu'uns qui échapassent à la mort, ils étaient réservés pour leur passion brutale.

Le pays d'Alexandrie n'est qu'un pays de sable presque sans culture, où l'habitant mourrait de faim si les voisins ne leur en procuraient. L'habitant qu'on nomme les

Arabes, sont comme les animaux, pillant leur nation comme l'étranger, toujours les armes à la main, ne vivant que de rapines, toujours campés, menant avec eux tous leurs ménages. Leurs camps ne sont que grattés sur le sable; aujourd'hui ils sont dans un endroit, demain dans l'autre.

Le grand turc est leur ennemi juré; il n'a jamais pu les vaincre; il a fallu des Français : ils ne craignent nullement notre cavalerie ; à dire vrai, elle est très-peu nombreuse ; ils ne craignent que le canon ; ils tombent sur les coups de fusils, comme le sanglier court sur le chasseur après qu'il est blessé. Ils n'ont pas de canons; s'ils en avaient, il n'y aurait nulle nation pour les battre.

Nous avons resté plusieurs jours dans ce pays, où nous n'avons trouvé ni eau, ni pain, ni aucune espèce de vivres, sans même pouvoir en tirer de nulle part : il nous est mort dans l'espace de cinq ou six jours, sans exagérer, de six à sept cents hommes, tous par la soif.

Ce pays de sable passé, nous arrivons

du côté de la ville qu'on nomme Grand-Caire, pays très-riche par son commerce, et très-fertile en grain : c'est là que la grande bataille s'est donnée. Nous les avons en partie détruits ou noyés ; ceux qui se sont échappés ont fui dans le désert pour se rendre dans l'Egypte, ou du côté de Jérusalem. Nous les avons poursuivis jusque dans la haute Egypte, où nous les avons en partie fini de détruire. Ceux qui ont pu fuir ont traversé le désert pour se rendre du côté de la Barbarie ; j'ignore si nous les y poursuiverons.

Nous sommes très-réduits : avec cela il existe un mécontentement général dans l'armée : le despotisme n'a jamais été au point qu'il l'est aujourd'hui ; nous avons des soldats qui se sont donné la mort en présence du général en chef en disant : « Voilà ton ouvrage ! » — Je ne puis t'en dire davantage ; la suite t'instruira du reste.

J'ose te prier, mon bon ami, à la lettre que tu recevras de mon frère, de vouloir bien faire passer ma malle à l'adresse qu'il te désignera ; elle sera peut-être à celle

de Dumoin, à Auch. Enfin n'importe qu'elle soit.

Tu peux avoir ta retraite avant que nous ne rentrions en France : j'ignore quel est celui qui peut commander le dépôt. Il peut arriver que les effets se perdent ; juge pour moi quelle perte ! nous n'avons à espérer que de sortir de ce pays comme des petits saints Jeans. Il est dû aujourd'hui quatre mois d'appointemens ; nous craignons tous que nous ne soyons obligés d'en faire un don patriotique forcé pour le rétablissement de la perte de treize vaisseaux de ligne, et d'une vingtaine d'autres, soit frégates et autres bâtimens. Telle est la récompense qui nous attend du fruit de nos travaux.

Tu pourras, mon ami, prendre un habit neuf dans ma malle, qui m'a été fait à Liége avec vingt-quatre livres en argent. Je pense que c'est ce que je puis te devoir. Si par cela il n'y en a pas assez, tu prendras ce qu'il te faudra, puis tu mettras le restant de l'argent dedans la malle ; tu la feras bien fisseler, tu cacheteras le dessus de la ser-

rure en la remettant à la diligence : prend mes intérêts, je t'en prie, comme un ami.

Si Durand et Jenot sont avec toi, dis-leur bien des choses de ma part, assure-les du bonheur qu'ils ont d'être dans leur patrie.

Assure bien de mes respects ta chère épouse, et embrasse mille fois ta famille pour moi, et crois-toi bien heureux de n'être pas venu nous joindre en Italie.

Je suis pour la vie ton bon ami,

ROZIS, *capitaine.*

Grand-Caire, le 8 thermidor an VI.

(*Lettre d'un membre de la commission scientifique ?*)

C'est après une marche très-fatigante, sans pain pour manger, ni eau pour boire, que l'armée est arrivée ici, après plusieurs combats dans lesquels elle est toujours res-

tée victorieuse. J'ai regretté bien souvent, mon cher Miot, que ton amitié pour moi se soit portée à me mettre de cette expédition. J'ai vu assassiner plusieurs de mes camarades, et mon existence, au milieu de tant d'événements extraordinaires, est une énigme pour moi. Le bon Sucy lui-même n'a pas échappé au malheur qui nous poursuivait, il a été blessé au bras par les Arabes, et il paraît qu'il en restera estropié. Notre avancement dans les terres a été signalé par la perte d'un général français et de quatre employés. A quinze pas d'une colonne, un soldat qui restait en arrière était perdu.

Savary a trompé sur l'Égypte. Ce n'est pas ce beau pays qu'il vante tant, ni cette rosée balsamique que l'on respire le matin. C'est le pays de la misère. Les habitants sont des sauvages qui ont de toutes les manières encouru la disgrâce de la nature. Ils n'ont absolument rien pour eux, et l'on doit se croire toujours au milieu d'une bande d'assassins lorsque l'on se trouve dans quelques villages de la basse Égypte.

L'armée vint de la première journée à Demanhour, et de là à Rachminie. Le général préféra faire un détour et arriver plus vite sur les bords du Nil. J'ai offert, dans ma traversée d'Alexandrie à Demanhour, un louis d'un verre d'eau. J'avais bu la mienne et l'avais distribuée entre mes amis.

Dans la relation de notre expédition, je m'étendrai sur les malheurs que nous avons éprouvés, ils sont innombrables, et c'est avec le dégoût dans l'âme que toute l'armée est arrivée ici. Elle avait placé toute son espérance dans cette ville : combien elle a été trompée ! et, malgré qu'on nous ait assuré que nous serions très bien au Grand-Caire, l'unique désir des généraux et même des soldats est de s'en retourner

Enfin, mon cher ami, c'est un miracle des plus miraculeux que je ne sois pas mort ni malade. Il n'en est pas de même de notre pauvre Milord, je ne crois pas qu'il supporte longtemps le séjour de ce pays. Il n'y a ni foin ni avoine, et les chevaux doivent se nourrir de fèves et d'un peu de

paille. S'il peut se rappeler son séjour à Turin, il doit être bien à plaindre.

Je n'ai cependant pas oublié, au milieu de tous mes maux que j'ai toujours supportés avec courage, le bien que je pouvais retirer de mon séjour ici, et mes observations ont porté généralement sur tout. J'étudie maintenant la langue, mais je suis sans grammaire, et la nécessité seule sera mon maître.

J'ai vu de Gisé, où était situé le quartier général le jour de la fameuse affaire de Boulac, les belle pyramides. Si nous voulons les voir de près, il faudra nous réunir trois ou quatre cents. Il est impossible de sortir de la ville, et Boza, dernièrement, fut poursuivi par quinze Arabes pour avoir commis l'imprudence de s'écarter à une portée de fusil.

Tu sens le danger d'herboriser, et tu conçois que ton herbier doit être un peu négligé. Tu me diras : Dans la route, tu pouvais au moins ramasser les plantes que tu rencontrais. Je te dirai franchement qu'il m'est venu rarement dans la tête, avec les

inquiétudes que nous avions et les maux que nous éprouvions, que je pusse rencontrer une plante qui attirât assez mes regards pour me la faire remarquer. Les botanistes sont mal placés à la guerre. Tout ce que je puis, mon cher ami, c'est de te promettre que du moment que l'on pourra sortir de la ville sans crainte d'être assassiné, je m'occuperai sur-le-champ de t'organiser un petit herbier.

Je ne te parlerai pas dans ce moment du pays ni des mœurs des habitants. Quoiqu'ils te soient déjà connus, je me réserve, lorsque j'en aurai davantage le tems, de te donner quelques détails qui peut-être t'intéresseront.

Tu te rappelles sans doute combien l'aspect ou même l'idée d'un criminel mort ou que l'on allait tuer me faisait impression. La guerre chasse facilement cette faiblesse. J'ai vu des morts, des blessés, des têtes, des bras épars, et mon cœur ne m'a plus manqué. Je connais donc maintenant la possibilité de s'habituer au carnage. J'ai marché au milieu de trois mille Mame-

louks tués ; Milord tremblait sous mes jambes, mes yeux s'arrêtaient sur ces victimes de l'ambition et de la vanité, et je dis, « nous traversons des mers, nous bravons une flotte anglaise, nous débarquons dans un pays qui ne pensait pas à nous, nous pillons les villages, ruinons les habitants et violons leurs femmes, nous risquons de mourir de faim et de soif, nous sommes sur le point d'être tous assassinés, et tout cela pourquoi, nous l'ignorons encore. »

Le dégoût dans l'armée est général. Toutes les administrations sont désorganisées. Il existe entre nous tous un égoïsme et une humeur qui fait que nous ne pouvons pas vivre ensemble. Je m'occupe, quant à moi, et ne m'ennuie pas. Je suis toujours avec le même commissaire des guerres, mais tu me permettras de t'observer que je n'ai nulle envie d'attendre l'âge de vingt-cinq ans pour être commissaire des guerres. Ne m'oublie donc pas, et pense que le plus vite que tu pourras me faire revenir auprès de toi, ce sera le mieux.

La carrière que je parcours dans ce mo-

ment est entièrement avilie, et nous en sommes tous les jours aux prises avec les généraux. Le général en chef est le seul qui nous écoute, mais il ne peut pas faire autrement que de donner raison au militaire. Il le ménage, et il craint que l'armée, qui murmure déjà quelque peu, ne vienne à prendre un caractère plus sérieux. Enfin, pense que Sucy est tombé beaucoup, que depuis Alexandrie il n'a pas fait le service par la raison qu'il a eu l'imprudence de s'embarquer sur la flotille pour assurer, disait-il, la subsistance de l'armée, et qu'il s'est trouvé, comme il devait le prévoir, dans l'impossibilité de rejoindre l'armée. Enfin, remarque encore que le climat fait que nous sommes devenus, malgré nous, mous, et que nous avons beaucoup de peine à nous déterminer de mettre un pied devant l'autre.

Je laisse à ta sagesse et à ta prudence à réfléchir là dessus, et je suis bien persuadé que ton amitié pour moi fera tout ce qu'elle jugera le plus convenable. J'attendrai avec impatience une réponse à cette lettre.

La blessure de Sucy l'empêche d'écrire, et il paraît qu'il ne pourra conserver que les deux premiers doigts de sa main. Il supporte sa blessure avec patience, mais il ne voit pas aussi tranquilement l'espace immense qui nous sépare de notre pays.

Je m'occupe très-sérieusement de la relation de notre expédition, et j'ai déjà ramassé plusieurs matériaux que je vais m'occuper de mettre en ordre. Adieu, je t'aime toujours; adieu, mon cher Miot; quand pourrai-je te serrer dans mes bras? Ecris-moi toujours.

Du Grand-Caire, le 9 thermidor an VI.

Le général Desaix me charge, mon cher Douzelot, de te recommander de ne pas oublier ses effets; et nous croyons qu'il est inutile de te recommander les nôtres. Nous les attendons comme le Messie. Ne laisse absolument rien.

Si tu trouves moyen d'acheter quelques bouteilles de bon rhum, fais-le.

Nous sommes sans cuisinier; si tu en trouves un, amène-le.

Ton frère me charge de te dire ce qui suit : Nous vivons ici beaucoup plus mal que nous n'avons jamais vécu de la vie. Pas une goutte de vin, ni d'eau-de-vie.— Ton frère te recommande de faire en sorte d'en faire débarquer des bâtiments de Civita-Vecchia le plus que tu pourras, et s'il le faut, un tonneau de l'un et de l'autre : ne rien négliger auprès de Colasse.

Souviens-toi : — vin, eau-de-vie et rhum; il y a un siècle que nous en avons le plus grand besoin. Il y en a ici peu, extrêmement mauvais, hors de prix, et l'on ne peut s'en procurer.

Une chose que l'on te prie de faire, c'est d'embarquer les ballots de souliers et de chemises de la division comme équipages du général Desaix; les soldats en sont nus, — et on les prendrait pour d'autres.

Si tu as besoin d'argent, sers-toi du mien, et tiens-en compte.

Adieu, nous t'attendons, fais pour le mieux; surtout souviens-toi que nous n'aurons de vin et d'eau-de-vie que ce que tu apporteras, et que sur les 16 caisses de sapin, marquées au général Desaix, contenant du vin, 14 sont au général Buonaparte. Au nom de Dieu, apportes-en du convoi, et de l'eau-de-vie. Toute l'armée a la diarrhée, à force de boire de l'eau. — Pour Dieu, du vin, de l'eau-de-vie et du rhum, et n'oublie pas les effets du général Beliard : ne lui laisse rien là-bas que le moins possible. — Pour Mireur, tu sais qu'il a été tué.

Adieu.

SAVARY.

TABLE

DES SIGNATAIRES.

1870. — Paris, impr. Jouaust, r. S.-Honoré, 338.



